

**LE DOCTEUR Julien François JEANNEL (1814-1896)  
PHARMACIEN EN CHEF DE LA GARDE IMPÉRIALE,  
RÉALISATEUR DE LA PREMIÈRE POSTE AÉRIENNE.  
(METZ 1870)**

J.M. Rouillard - P. Fauveau

---

L'anniversaire de la douloureuse période de 1870 a été également l'occasion de rappeler le rôle joué par la poste aérostatique.

Tout le monde connaît l'histoire glorieuse des ballons de Paris. *«Grâce aux aéronautes du Siège, les événements auraient pu connaître une autre issue»* (J. Lasserre - 14). *«Sans eux, la défense nationale n'aurait pas existé, le sort de la France aurait été tout différent et en conséquence, la face du monde aurait été changée».* (Ch. Dollfus 6-7).

Mais ce n'est pas minimiser le rôle des aéronautes du Siège, si nous rappelons que les premiers ballons postaux sont partis de Metz investie près de trois semaines avant les premières tentatives parisiennes.

Après les publications de Monsieur Ch. Oehmke dans le «Pays Lorrain» (23), de Monsieur Louis Lutz (16-17) dans «Mes amis Moselans, puis dans le Bulletin des amis du Musée postal, et celle faite ici même par Monsieur Dreyfuss (9), ce fut l'exposition philatélique et historique de Metz en 1970 qui révéla au grand public et à la presse non spécialisée, la priorité de notre cité dans l'aventure de la poste aérostatique. (Voir Républicain Lorrain du 21-3-71).

En effet, précise Monsieur Lutz (18) dans la brochure de cette exposition, ce fut le 5 Septembre 1870 que fut créée à Metz la première poste aérienne officielle et régulière, qui tout en restant modeste, remplit parfaitement son service. Elle était officielle, car le 2 Septembre 1870, le Maréchal Bazaine, Commandant en Chef de l'Armée du Rhin, approuva la suggestion de Jeannel. Elle était régulière, car chaque jour, si le temps le permettait, un ballon quittait Metz. Enfin, elle était la première, car Paris assiégé ne fit partir son premier ballon postal que le 23 Septembre.

Farcot assistant ce jour à l'ascension du Neptune avait donc tort d'écrire : *«La poste aérienne était désormais fondée et nous avons l'honneur, en même temps que la joie, d'en avoir fait partir le premier courrier»*. (Dolfus - Maincent - Cohn - 7). A sa décharge, il ne connaissait vraisemblablement pas à cette date l'aventure des ballons de Metz. Mais à la rigueur, il aurait pu en être informé car des papillons de Metz étaient arrivés à Paris le 18 Septembre, la veille de l'investissement et, certains bénéficiant cette fois-ci de la poste aérostatique de Paris et de la première «correspondance postale», devaient être réexpédiés en province le 25 Septembre 1870 par le «Citta di Firenze» 2<sup>e</sup> ballon du Siège. (Dollfus - Maincent - Cohn - 7).

S'il est difficile de déterminer qui est le premier à avoir imaginé, ou... rêvé la poste aérostatique, il est bien établi dorénavant que le premier réalisateur en fut le Docteur Jeannel, Pharmacien en Chef de la Garde Impériale pendant le blocus de Metz.

Pourquoi plus de cent ans après ces événements, désirons-nous rappeler quelques étapes de la vie de Julien-François Jeannel ?

Nous avouons, qu'attachés par des liens familiaux et amicaux à Jeannel et à sa famille, ayant ainsi, grâce aux traditions et documents familiaux, l'occasion de mieux cerner sa personnalité, nous avons eu la tentation d'évoquer la vie et la carrière d'un officier du Service de Santé, qui participa d'une façon positive et originale à la vie de notre cité à une des périodes les plus tragiques de son histoire.

Nous pensons que l'Académie de Metz est le lieu privilégié pour le faire, nous souvenant que Grellois, qui fut son dernier Président avant la tourmente de 1870, et dont la vie a été retracée ici en 1972 par notre Confrère Bolzinger (2), estimait que Jeannel «s'était acquis des droits particuliers à la reconnaissance de la population Messine» (11).

Nous avons en outre jugé que dans la malheureuse histoire du Siège de Metz, il pouvait être intéressant d'insister sur un des aspects non décourageant qui fut une petite victoire de l'imagination, de l'ingéniosité et une victoire remportée par le Service de Santé sur un terrain qui n'était cependant pas le sien.

Enfin, nous croyons le moment venu de réparer un oubli, une erreur et une injustice. Depuis 1951, une des rues du Sablon rappelle l'histoire des ballons de Metz. Elle porte une plaque «G. Robinson, créateur de la poste aérienne - Blocus de Metz, 1870». Or, il est bien établi par les travaux de L. Lutz (16-17-18-), de Dreyfuss M.G. (9) et plus récemment encore par ceux de Cohn E.M. (4-5) que Robinson s'est attribué

indument l'invention des ballons postaux dont il n'eut ni la priorité d'idée, ni celle de la réalisation.

Comment résumer la vie d'un homme aux multiples dons et aux activités très diverses :

Il fut à la fois pharmacien militaire, médecin, éminent chimiste et hygiéniste écouté. Il se distingua dans plusieurs campagnes, où, sorti de son Laboratoire, il fut comme à Medea et à Metz un «bricoleur de génie». Philosophant à la fois contre le rationalisme, la superstition et les charlatans, il sut être un redoutable polémiste, à l'humour acide. Il fut également un universitaire et contribua par ses préoccupations pédagogiques et ses publications au développement et au renom des Ecoles et Facultés dans lesquelles il enseigna. Il fut parmi les créateurs d'un Organisme de solidarité médicale qui prospère encore aujourd'hui. Enfin, au soir de sa vie, il se lança dans l'analyse littéraire et...l'écologie.

Nous avons pensé qu'après une brève revue de sa vie familiale, le mieux était de reprendre en le complétant un exposé de titres et travaux qu'il avait lui-même rédigé en 1870 en vue, sans doute, d'une candidature universitaire, compromise par le déclenchement des hostilités. De cette façon, nous risquerons moins d'être responsable d'une trahison à titre posthume.

Julien François Jeannel (1814-1896), était le second fils de Charles François Jeannel (1780-1841) modeste employé à Paris et de Marie Anne Vasseur (1781-1851).

Le Fils aîné s'appelait Louis Charles (1809-1886). Il devint professeur de lettres à la Faculté de Montpellier. Il eut treize enfants de Marie-Thérèse Atribat.

Louis Charles et Julien François firent d'excellentes études secondaires à Paris et reçurent une instruction générale très poussée.

Julien François épousa en 1846 à Bordeaux Anne Renée Ruelle (1826-1921). Ils eurent deux fils : Charles Gabriel (1846-1913) qui devint Lieutenant-Colonel d'Artillerie, et François Louis Maurice (1850-1918) « Carabin Rouge » de Strasbourg en 1870, puis chirurgien et professeur à la Faculté de Médecine de Toulouse, qui épousa en 1876, Berthe Legay, dont il eut neuf enfants.

Leur fils aîné, René Jeannel (1879-1965) naturaliste distingué, fut un des promoteurs des études spéléologiques en France. En 1951, il était Directeur du Museum d'Histoire Naturelle à Paris, après avoir occupé la Chaire de Cuvier.

Une des filles, Yvonne, épousa en 1902 à Toulouse, un officier forestier, sorti de l'Ecole de Nancy, Joseph Fauveau, qui devint Conservateur des Eaux et Forêts à Besançon et finit Inspecteur Général.

Outre ses enfants, Julien François Jeannel éleva trois neveux orphelins ; et ceci, bien que sa position de fortune eût été fort modeste, si l'on en croit un rapport de police qui figure à son dossier de Légion d'Honneur.

Dans le Larousse Encyclopédique de 1962, la carrière de Jeannel est résumée de la façon suivante :

*« Pharmacien militaire, né à Paris en 1814, décédé à Villefranche-sur-Mer, Alpes Maritimes en 1896. Il s'est distingué en Algérie (Medea, 1840) et pendant le Siège de Metz (1870), où il fabriqua l'hydrogène nécessaire aux aérostats ».*

Il s'agit bien ici d'une biographie sommaire, destinée à un grand dictionnaire, que nous allons essayer de compléter en suivant, comme nous l'avons dit plus haut, son exposé de titre arrêté en 1870, tout en mentionnant ce qui concerne la période postérieure à cette date, et qui présente un grand intérêt.

C'est par une thèse de Doctorat en Médecine, dédiée à son frère, Professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier, que Jeannel inaugure en 1838 sa carrière universitaire, complétant ainsi son titre de Pharmacien militaire acquis en 1835 comme Lauréat (premier prix) au concours de fin d'année.

Cette thèse, soutenue à Paris, est selon toutes les apparences, une thèse de circonstance, portant sur : *« La guérison des hernies abdominales des adultes par simple application de bandage »*. On peut être certain que les préoccupations développées dans cette thèse n'entraîneront aucune insomnie au cours de la carrière de Jeannel, qui, en tant que militaire, fut un Pharmacien et dont l'activité médicale civile a été essentiellement celle d'un hygiéniste, d'un pédagogue, d'un mutualiste et d'un... syndicaliste. Mais dans cette activité civile, il est évident que Jeannel, non possesseur d'officine, se considéra beaucoup plus comme un médecin que comme un pharmacien.

Entre deux campagnes et détachements, il effectue l'essentiel de sa carrière universitaire à l'Ecole de Médecine de Bordeaux, comme Professeur suppléant de chimie et de matières médicales ; puis, comme titulaire de la chaire de thérapeutique et de matières médicales.

En 1845, nous le retrouvons comme attaché temporaire à l'Hôpital

Militaire d'Instruction de Strasbourg, où il est chargé par intérim du cours de Chimie et de Physique médicale.

Il ne semble pas qu'il ait professé à l'époque à la Faculté proprement dite.

Mais il faut noter, que dès 1838, alors qu'il était en garnison dans l'Est à Colmar, Sarreguemines et Phalsbourg, il avait rédigé un mémoire pour un concours d'agrégation ouvert pour la chaire de chimie de la dite Faculté de Strasbourg, mémoire portant sur : « *Les lois générales communes à la chimie organique et à la chimie anorganique* ».

Il n'est peut-être pas abusif de penser qu'il soutint peu auparavant sa thèse de Doctorat en Médecine pour essayer d'accélérer à un grade dans la Faculté de Strasbourg, qui à l'époque, était, rappelons-le, une des trois seules Facultés de Médecine de France avec Montpellier et Paris.

Nous ignorons ce qu'il advint de ce concours ; peut-être ses obligations militaires consécutives à la Campagne d'Algérie, vinrent-elles mettre fin à ses ambitions universitaires strasbourgeoises.

Car, après la campagne de 1840 en Algérie, nous le retrouvons presque aussitôt à Bordeaux où lui furent confiées des fonctions professorales. Et c'est là qu'il se maria, en 1846 avec la fille du Directeur des Contributions Indirectes.

Après la Campagne de Crimée (1854-1855), c'est toujours à Bordeaux, où résidaient sa femme et ses enfants, qu'il retourna jusqu'en 1869 ; il y accomplit la partie la plus féconde de sa carrière scientifique et le Journal de Médecine de Bordeaux, dont il était Membre du Comité de rédaction lui servit de tribune pour une grande partie de ses publications.

En 1869, il était nommé Pharmacien en Chef à l'Hôpital St-Martin à Paris, où il rédigea et fit imprimer son « *Exposé de titres* » *Services et Travaux Scientifiques (12)*, ce qui laisse supposer dans son esprit de nouvelles ambitions universitaires, que la guerre de 1870 allait interrompre une fois de plus.

Et c'est ainsi que nous le retrouvons à Metz, comme chef du Service Pharmaceutique au Quartier Général de la Garde Impériale, commandée par Bourbaki.

Jeannel reprendra des fonctions universitaires en 1876 comme Professeur de la thérapeutique et de matières médicales à la Faculté libre de Médecine et de Pharmacie de Lille. Elu Sénateur par ses collègues, il les représenta pendant deux ans au Sénat Académique. C'est à Lille qu'il terminera sa carrière universitaire en 1884, comme Professeur honoraire.

Selon le Doyen Liefoghe qui a eu l'amabilité de nous communiquer ces renseignements, il prit une place prépondérante dans la mise en route des activités universitaires et hospitalières de la Faculté de Lille. Il fut chargé de la direction du Service Pharmaceutique de l'Hôpital Sainte-Eugénie, en cette ville, tout en étant également Président de la Commission des Dispensaires.

D'après tout ce qui précède, chacun pourra se rendre compte que ce n'est pas un simple bricoleur qui devait lancer dans le ciel de Metz, en Septembre 1870, les premiers ballons postaux, mais un chimiste et un universitaire éminent, dont la curiosité d'esprit toujours en éveil, savait s'appliquer selon les circonstances à des domaines apparemment étrangers à sa discipline, où sa compétence étendue et sa culture générale très poussée, lui permirent d'être original et efficace.

Mais n'oublions pas que Jeannel fut aussi un militaire et que c'est la raison de sa présence à Metz aux jours sombres de 1870. Ce fut un des nombreux officiers qui honorèrent le Service de Santé en menant parallèlement une carrière scientifique et militaire.

La vie militaire de Jeannel commence comme pharmacien élève de l'Hôpital d'Instruction du Val de Grâce, el 20 Novembre 1832. Il est lauréat (deuxième prix) du concours de fin d'année en 1833. Il est lauréat (premier prix) à celui de 1835. Il est alors Pharmacien sous aide à Lille. On le vit, durant les années qui suivirent, séjourner dans plusieurs garnisons de Lorraine et d'Alsace.

Sa première campagne eut lieu, en Algérie, en 1840. Il devait d'emblée s'illustrer : le 18 Février, il se voyait affecté au Service des Ambulances dans l'Armée du Maréchal Valée (1773-1846).

Voici comment l'attention du haut commandement devait se porter sur le jeune pharmacien aide-major Jeannel, âgé de vingt six ans.

Le 12 Mai 1840, le Général Duvivier livrait le combat du col de Mouzaia. Ce fut une glorieuse victoire, à laquelle participèrent Lamoricière, le Duc d'Aumale, et le Duc d'Orléans. Elle permit au Maréchal d'occuper la ville de Medea, sans coup férir, car tous les habitants s'en étaient enfuis. Le Général Duvivier se vit confier la charge de la garder avec deux mille hommes comprenant de l'Infanterie (le 23<sup>e</sup> de ligne), de l'artillerie, du génie et des services administratifs.

Nous tirons principalement nos renseignements sur cette campagne, d'un récit manuscrit en provenance du 23<sup>e</sup> de ligne et précieusement conservé.

Le gros de l'armée s'éloigna en direction de Miliana. Medea fut alors attaquée en force par Abd-el-Kader et encerclée. Les arabes firent preuve d'une intrépidité extraordinaire, mais ne purent enlever la place :

*« On vit des Chefs à pied ou à cheval, venir se faire tuer sur les ouvrages. Deux d'entre-eux portaient des décorations d'Abd-el-Kader. Et ces décorations furent offertes par la suite au Duc d'Orléans par le 23<sup>e</sup> de ligne ».*

L'ennemi n'ayant pu s'emparer de Medea, tint cependant la place très étroitement bloquée.

Or, les assiégés ne disposaient que de faibles ressources alimentaires. Il y avait 528 têtes de bétail, mais nul fourrage pour les nourrir. Ce fut alors, qu'intervenant dans le domaine de l'Intendance, le Pharmacien aide-major Jeannel proposa d'abattre les bête encore saines et d'en faire de la viande fumée ; et de produire avec les boeufs morts ou malades, des tablettes de bouillon. S'inspirant de ce qui se pratique dans le Nord de l'Europe, et en particulier dans nos campagnes lorraines, où l'on rend imputrescible, par fumigation lente, de grandes quantités de viandes, son idée est de réaliser une fumigation rapide par carbonisation sur bois, en tranches minces. Le Général Duvivier donna son accord. Jeannel installa des chambres à fumigation dans les bains maures et comme combustible, il utilisa des matériaux prélevés sur les maisons abandonnées. En outre, il fabriqua à partir des boeufs morts, une sorte de gélatine, qu'il ne faut pas confondre avec le produit nommé gélatine par les chimistes. La gélatine de Medea est un extrait de bouillon préparé avec tout ce que le boeuf mort, ou sur le point de l'être, peut céder à l'eau bouillante.

Ainsi, selon le rapport de Jeannel, (CF. le « Recueil de Médecine et de Pharmacie Militaire », Paris, 1841, chez Maquet p. 263 à 209) se développa : « L'activité d'une grande usine en pleine exploitation, derrière un rempart que l'on se hâtait d'élever... ». L'usine réussit à produire : 16 quintaux de viande fumée ou d'extrait de bouillon. La viande fumée permit à la garnison de se maintenir pendant 45 jours. Quant aux tablettes de bouillon, réalisées à Medea dans les circonstances les moins favorables et avec les moyens les plus imparfaits, elles ont été une ressource alimentaire importante et les ravages de la famine en furent diminués. Quand le Général Changarnier débloqua la place le 29 Août 1840, après trois mois de siège, la colonne de ravitaillement trouva une garnison exténuée, mais qui tenait encore grâce à ces « rations de survie ».

L'Historien du 23<sup>e</sup> de ligne conclut modestement par ces mots : *« Chacun avait fait son devoir ».*

Jeannel fut à l'honneur. Il reçut une lettre de félicitation du Ministre de la Guerre, le Maréchal Jean de Dieu Soult, Duc de Dalmatie, lettre ainsi conçue :

*« Il m'a été rendu compte, Monsieur, des services que vous avez rendus à Medea, en août dernier. J'ai lu avec le plus vif intérêt les détails qui m'ont été fournis sur l'énergie et le dévouement éclairé avec lequel, mettant à profit vos connaissances en chimie, vous avez créé des ressources pour alimenter la garnison de Medea et la préserver du désespoir. Je vous en témoigne toute ma satisfaction et je chercherai en toute occasion à vous tenir compte de votre belle conduite ».*

Au bas de l'acte on lit :

*Le Président du Conseil, Ministre de la Guerre, Maréchal Duc de Dalmatie, Paris, le 15 Janvier 1841.*

Peu après, en 1842, Jeannel était nommé Pharmacien Major à Toulouse. Il fut sensible à cette promotion. Le 16 Mai 1843, il est Pharmacien en Chef à l'Hôpital Militaire de Bordeaux, où il poursuit ses activités universitaires et scientifiques et ne peut s'empêcher, dans certaines polémiques, de laisser s'exercer son esprit combatif.

Devenu Pharmacien Principal de seconde classe, il est nommé en Mars 1854 : Pharmacien en Chef de l'Armée d'Orient. Nous trouvons dans l'ouvrage de Balland (1) qui fut aussi Pharmacien Inspecteur de l'Armée dans la rubrique consacrée à Jeannel, un passage relatant son action en Crimée : *« Jeannel écrit-il, se fit remarquer pendant les jours de deuil qui jetèrent la consternation dans le camp de Varna... ».*

Le 20 Septembre 1854, c'est la bataille de l'Alma. Français et Anglais battent les Russes. Le lendemain, 21 Septembre, Jeannel reçoit la croix de chevalier de la Légion d'Honneur, en récompense des services rendus depuis le commencement des hostilités.

De retour en France, Jeannel revient à Bordeaux et en profite pour écrire un petit opuscule, où il ne relate ni sa campagne, ni ses exploits militaires, mais où il décrit sur un ton, en général badin, des récits anecdotiques sur son *« Excursion en Circassie »* (Bordeaux, 1856, Imprimerie Générale de Madame Crugy).

C'est tout de même l'occasion pour l'hygiéniste confronté avec les ravages des épidémies, en particulier celle du choléra, d'exposer sa doctrine sur l'hygiène des hôpitaux, doctrine qu'il développera à plusieurs reprises dans ses conférences ou ses publications, y compris lors du Blocus de Metz.



Visitant l'Hôpital russe de Ieni-Kale et admirant ses installations, Jeannel explique : *« J'ai constaté que les châlits en bois peints à l'huile n'offraient aucune trace de vermine ; et que les salles étaient propres et bien aérées. J'insiste sur un détail qui me paraît particulièrement intéressant : c'est que dans cet Hôpital, il n'existait pas de grande salle ».*

*Les malades étaient dans des chambres de dix à douze lits. C'est là précisément le système le plus avantageux, sous le double rapport du bien-être du malade et de la bonne exécution du service. Et chez nous, le vieil usage des salles nombreuses est loin malheureusement d'avoir fait son temps... ».*

*« Les Hôpitaux les mieux construits n'offrent jamais assez d'air pur aux malades ; et si j'étais le maître, j'ordonnerais d'enlever pendant l'été, le châssis des fenêtres de tous les Hôpitaux. Je suis persuadé que par cette seule ordonnance, je sauverais la vie à plus de malades. Pour un malade qui mourait de fluxion de poitrine, je serais sûr de sauver cent cholériques et autant de diphtériques, sans compter les amputés, que l'air des salles closes empoisonne infailliblement... L'hiver, je fermerais les fenêtres, à une condition, qu'il me fût possible d'introduire dans les salles, par les poêles des cheminées d'appel de Pechet, une telle quantité d'air modérément échauffé, que l'odeur du malade y fut toujours insensible... Pour certains économistes, la perfection hospitalière, c'est la réunion des malades en plus grand nombre, dans le plus petit espace. Pour moi, l'idéal de la perfection, c'est l'isolement des malades, afin qu'ils ne s'infectent pas les uns les autres... ».*

En commentaire, notons que malgré l'évolution de la technique, ces questions sont toujours d'actualité. On a récemment sous prétexte d'économie d'exploitation, construit d'immenses « forteresses hospitalières ». Mais de plus en plus triomphent les partisans de cités hospitalières plus modestes, mais aussi plus humaines.

En 1869, à la veille du conflit franco-allemand, Jeannel reprend une théorie analogue dans une conférence faite à la Faculté des Sciences de Bordeaux, et curieusement intitulée : *« De la régénération de vers à soie par l'éducation en plein air et de l'hygiène des hôpitaux en temps d'épidémie »* ; publiée à Paris chez J.B. Baillièrre en 1869. Dans cette Conférence, Jeannel s'élève contre certains principes de Pasteur, concernant l'élevage des vers à soie. Il semble que Pasteur se soit opposé à la méthode d'élevage en plein air, à fenêtres ouvertes, que Jeannel préconise et il se fait violemment attaquer par celui-ci. Nous ne prendrons pas parti dans cette querelle ; et nous n'aurions pas mentionné ce travail, si dans un deuxième volet, l'auteur n'eût présenté ainsi sa thèse à la veille du conflit

Franco-Prussien : « *Les considérations générales dans lesquelles je suis entré au sujet de l'élevage des vers à soie, offrent dans l'hygiène publique, une connexité frappante, dont je voudrais effleurer devant vous une question bien autrement importante, celle de l'hygiène publique en temps d'épidémie* ».

Et Jeannel en revient à la campagne de Crimée où à Varna en Août 1854, on avait converti en Hôpital une vaste caserne turque qui contenait 500 lits. Cet Hôpital était devenu un foyer cholérique si terrible qu'il y mourait cent vingt cinq malades par jour, sans compter le personnel administratif et médical. Au plus fort de cette épidémie, 1.200 cholériques nouveaux sont débarqués par la flotte ; et l'administration complètement débordée, organise au bord de la mer, un hôpital sous tentes, tout en déplorant cette misère... On était ainsi obligé de loger sous des abris incomplets tant de malheureux, qui semblaient voués à une mort certaine. Mais l'évènement ne justifia point ces craintes ; bien au contraire, car dès les premiers jours, la mortalité était bien moindre sous les tentes que dans la caserne. Fort de cette constatation, l'hygiéniste de l'Armée M. Michel Levy, décide aussitôt l'évacuation de la caserne ; et l'installation des malades sous la tente. Le lendemain, le chiffre des morts n'était plus que de cinquante. Et, le surlendemain, de vingt cinq. Dix jours après, le chiffre tombait à cinq ou six.

Jeannel poursuit en rappelant ce qu'il écrivait de Varna le 15 Août 1854 :

« *Si tous les cholériques étaient soignés sous des tentes, à raison de deux à trois malades par tente de 16 soldats, il est évident que les pertes de l'armée eussent été diminuées de moitié...*

*Cela n'empêchera pas, que si dans quelques années, le choléra reparait parmi nos troupes, ou dans nos populations des villes de France, on s'empressera d'entasser les malades, comme dans le passé, dans de beaux hôpitaux en maçonnerie, bien que l'air en soit empesté ; et si quelqu'un des témoins de ce qui vient de se passer ici, ose conseiller de faire des camps-hôpitaux à l'usage des cholériques, civils ou militaires, prétendant que, d'après la grande expérience de Varna, c'est le moyen le plus sûr de diminuer la mortalité parmi les malades et de sauver le personnel, il ne manquera pas d'administrateurs décorés de plusieurs ordres, qui étoufferont sa voix, et qui prouveront au public, à la majorité des suffrages, que ce serait chose absurde et inhumaine de faire coucher sous un misérable abri de toile, des cholériques froids et cyanosés. (Voyez le Journal de Médecine de Bordeaux, 1858, p.57).*

Jeannel, il est bon de le souligner, reconnaît dans sa conférence de 1869,

que l'administration militaire n'a pas mérité les reproches qu'il lui adressait d'avance et qu'elle s'était empressée depuis peu d'organiser des Hôpitaux dans des baraques, particulièrement en Algérie. Et, il rappellera également que la Commission Administrative de l'Hôpital de Bordeaux n'a pas hésité à procéder à l'évacuation de la maternité et à la dissémination des femmes en couches toutes les fois que l'Hôpital a été envahi par des épidémies de fièvre puerpérale.

S'appuyant sur les expériences des Anglais en Crimée, des Américains pendant la guerre de sécession et des Prussiens pendant la Campagne de 1866, Jeannel croit pouvoir conclure :

*« L'isolement dans des habitations saines et bien aérées est l'idéal hygiénique pour les malades, les blessés ou les opérés. Les grands hôpitaux en maçonnerie sont condamnés à disparaître. Les petits hôpitaux, aussi peu peuplés que possible, valent beaucoup mieux que les grands ; lorsqu'on est obligé de soigner à la fois un grand nombre de malades, les baraquements ou les tentes sont préférables aux édifices en maçonnerie, les baraques pouvant être chauffées pendant l'hiver. En temps d'épidémie tous les hôpitaux doivent être remplacés par des tentes ou par des baraques. »*

Bien sûr, cent ans ont passé depuis ces affirmations. Il n'y a plus de grandes épidémies, du moins en Europe, et il ne viendrait plus à l'idée de personne d'installer, sauf en temps de guerre, des hôpitaux « flottants ». Mais s'élèvent encore en Chambière, les baraquements édifiés au début du siècle lors d'une épidémie de variole et qui étaient occupés jusqu'à ces dernières années. Nous avons réussi, mais dans une certaine mesure seulement, à juguler les épidémies hospitalières, mais nous avons encore connu le pronostic mauvais de la rougeole soignée à l'Hôpital, alors qu'elle était bénigne à domicile. Les antibiotiques ont transformé la situation ; mais nous voyons à nouveau se développer des menaces d'infection hospitalière par suite de la résistance accrue de certains germes à ces mêmes antibiotiques. Et tout récemment, la grande presse a révélé comment l'infection hospitalière a obligé l'administration à fermer certains secteurs d'un grand C.H.U.

En Juin 1869, Jeannel est nommé Pharmacien en Chef à l'Hôpital Militaire Saint Martin à Paris.

Il y prépare, vraisemblablement, une candidature à un poste au Val de Grâce où à l'Université, car nous l'avons vu, il fait imprimer à cette époque son exposé de titres.

Mais survient le conflit franco-allemand, en Juillet 1870. Jeannel se

retrouve à Metz, Chef du Service Pharmaceutique du quartier général de la Garde Impériale. C'est en tant que tel qu'il tiendra, à l'école d'instruction durant le siège, une conférence où il exposera ses théories sur l'hygiène des hôpitaux et la meilleure manière d'enrayer une épidémie. Le 29 Octobre 1870, après la capitulation, il est pharmacien en chef de la caserne du Génie. Le 4 Novembre 1870, Jeannel est devenu chef du Service Pharmaceutique des Hôpitaux de Metz ; ville qu'il est autorisé à quitter le trois décembre, en vertu de la Convention de Genève. Il terminera la campagne comme Pharmacien en chef de la 2ème armée de la Loire, avant d'être réaffecté à l'Hôpital Militaire Saint Martin à Paris, le 12 Mars 1871, à la veille de la Commune.

Mais revenons à ce séjour qu'il fait dans notre bonne ville de Metz, puisque c'est la raison même de notre propos.

Des circonstances exceptionnelles, le Siège de la Ville par les troupes allemandes, allaient lui permettre d'exercer ses connaissances en chimie et en physique pour l'amener à communiquer avec la France, par dessus les lignes ennemies, en établissant pour la première fois dans l'histoire un moyen régulier de communication postale par air.

L'épisode est celui des « *Ballons de Metz* », ou plus précisément celui des « *Ballons des Pharmaciens* ».

L'histoire complète de ces ballons a déjà été faite en France et à l'étranger et exposée ici même, par des personnalités, plus qualifiées. Notre intention n'est pas de revenir sur les détails de l'opération, mais d'en faire ressortir tout l'intérêt, en précisant le rôle joué par Julien Jeannel.

Il y a querelle sur la primeur de l'invention, mais la question semble définitivement réglée aujourd'hui. Voici quelques témoignages choisis parmi les plus récents :

*« Nous croyons pouvoir affirmer que c'est bien le Pharmacien Jeannel avec le Docteur Papillon, qui sont les inventeurs et les premiers réalisateurs de la poste aérienne ; et que Metz a fait à Monsieur Robinson, un honneur immérité en donnant son nom à une rue de la Ville. (Louis Lutz 1953-16)*

Et du même en 1968, « *Il est difficile de déterminer, qui le premier, a envisagé l'utilisation de ballons pour le transport des lettres. Est-ce le Docteur Papillon, le Capitaine Schultz, Robinson, ou tout autre ?*

*Par contre, nous pouvons déclarer, sans crainte de nous tromper, que le premier réalisateur était bien le Pharmacien en Chef Jeannel ; et que*

*Robinson, peut-être très bon journaliste et adroit constructeur de ballons, était toutefois peu scrupuleux quand il écrivait ses lettres clandestines sur l'enveloppe des ballons, et quand après son retour en Angleterre, le 10 Novembre 1870, il rédigea ses mémoires. Robinson n'est pas le créateur de la poste aérienne. Je crois que ce point devait être fixé*. (17)

Reprenant cette argumentation dans la préface de la « poste pendant le Siège » dans la plaquette de l'exposition Philatélique et Historique de Metz, des 26 et 27 Septembre 1970. Lutz ajoute : « *Nous insistons sur ces faits, parce que la ville de Metz a donné en 1951, sur la proposition de Monsieur A. Bellard, à une rue de Metz, le nom de « Georges Robinson : créateur de la poste aérienne, Blocus de Metz 1870* ». Nous n'avons rien contre une rue Georges Robinson, mais un Georges Robinson correspondant de « *The Manchester Guardian* » pendant le Siège de Metz et non créateur de la poste aérienne. L'inventeur de la poste aérienne fut le Docteur Papillon, Médecin aide-Major à l'ambulance de la Garde Impériale et le premier réalisateur fut le Pharmacien en Chef Jeannel, et tous les deux étaient bien français ». (18)

Ajoutons, quant à nous, français et... médecins...

Notre Collègue M.G. Dreyfuss en 1966, ici même, relatait :

« *C'est notre bonne ville de Metz, qui témoigna d'ailleurs la première de cet esprit inventif. Dès le 6 Septembre 1870, en effet, soit moins de trois semaines après le début du Siège, le premier ballon poste imaginé par un Pharmacien nommé Jeannel, fut lancé avec l'approbation de Bazaine* » (9)

Enfin, plus récemment, Monsieur E.M. Cohn (5), haut responsable de la N.A.S.A. en collaboration avec Ch. C. Harmer après avoir fait un sort aux prétentions de Georges Robinson, explique comment après délibération du Conseil Municipal de Metz, en date du 2 Juin 1950, sur proposition de Monsieur André Bellard, fut approuvé par le Ministre de l'Intérieur par décret du 23 avril 1951, la dénomination de la Rue Georges Robinson.

Mais il est temps de laisser maintenant la parole à Jeannel, lui-même :

Il écrivit ce qui suit dans le « Feuilleton de l'Union Médicale n° 18, du 1er Avril 1871 » : « *Le premier Septembre 1870, je devisais avec le Docteur E. Papillon, Médecin aide-Major à l'ambulance de la Garde, esprit aventureux et frondeur, vif et cultivé, grand porteur de nouvelles, polémiste à tout vent ; en somme, aimable et gai compagnon... Je ne conçois pas, me dit le Docteur Papillon, que l'on n'ait pas songé à envoyer des dépêches chiffrées, au moyen de quelques aérostats ; mais une grande ville comme Metz doit offrir des ressources industrielles de toutes sortes ;*

*ce serait à faire à vous, Monsieur Jeannel. Je répondis que l'on ne pouvait devenir aéronaute du jour au lendemain et notre conversation se détourna sur d'autres sujets ».*

Jeannel explique ensuite comment l'idée d'entrer en communication avec la France au moyen d'aérostats s'empara de son esprit, et comment il se mit à réfléchir aux moyens de réaliser ce projet. C'est durant la nuit qu'il ébaucha son programme ; il le soumit dès le lendemain matin, 2 Septembre, par écrit, au Général Jarras, Chef d'Etat-Major à l'Armée du Rhin. Le soir même, il recevait l'approbation du Maréchal Bazaine. Le Général Jarras mit à sa disposition un crédit de mille francs, pour procéder aux expériences nécessaires. Jeannel se mit à l'oeuvre immédiatement. Il s'adjoignit le Pharmacien Aide-Major Vidau. Tous deux travaillèrent dans les greniers de l'Hôpital Militaire du Fort Moselle, avec le concours d'un troisième Pharmacien Militaire, Monsieur Le Prieur. Après quelques essais infructueux, Jeannel put se présenter le 5 Septembre, au Maréchal à qui il expliqua qu'il avait :  
*« deux petits aérostats, tout prêts à partir, comme deux chevaux à l'écurie... »*

Bazaine, récusant le système pour l'acheminement de ses propres dépêches, l'autorisa à utiliser ses ballons pour la transmission des correspondances particulières des officiers de l'armée. Jeannel ajoute :  
*« J'ai conclu que le Maréchal Bazaine ne goûtait pas mon système de communications aérostatiques ; et ne le jugeait pas assez sûr pour ses dépêches. J'appris bientôt, sans beaucoup de surprise, que d'excellents Confrères consultés par lui, sur le degré de confiance que méritait mon entreprise, lui avaient démontré qu'elle était absurde, que mes petits ballons n'étaient que des jouets d'enfants ; ils ne devaient pas aller au delà de trois ou quatre kilomètres et pouvaient tout au plus servir à livrer nos secrets aux prussiens ».*

Il est probable, comme le signale Monsieur Lutz, que les deux premiers ballons de Jeannel furent lancés le 6 Septembre. *« Cette date marque les débuts modestes autant que fortuits de la poste aérienne dans le monde ».* (Jacqueline Caurat - 3).

Quatorze ballons devaient être lancés par lui et ont transporté en tout 3 000 lettres sur papier pelure. Ces ballons transportaient la correspondance des officiers ; et bien qu'aucune publicité n'ait été faite, ni en ville, ni dans l'armée, on confiait au Capitaine Marchand, Directeur des Postes, plus de courrier que Jeannel ne pouvait en envoyer. Sur quatorze ballons lancés par lui, sept au moins sont arrivés à bon port.

Dans son article de l'Union Médicale, dans lequel figure un extrait du rapport adressé au Ministre de la Guerre, Jeannel propose de doter dorénavant les places fortes d'un système analogue :

*« Il est évident dit-il, que les ballons montés, pareils à ceux qui ont mis Paris assiégé en communication avec la France, coûtant fort chers, et exigeant l'habileté, l'expérience et de dévouement des aéronautes, ne peuvent être renouvelés qu'à de rares intervalles, tandis que les ballons perdus, de petite dimension, construits de manière à rester dans l'atmosphère pendant cinq ou six heures, pourraient être lancés en grand nombre, chaque jour. Ils seraient sans doute plus exposés à tomber entre les mains de l'ennemi que les ballons montés ; mais en somme, les dépêches qu'il serait dangereux de livrer à l'ennemi, pourraient être chiffrées, et les communications journalières se trouveraient assurées ».*

Plus loin, Jeannel explique comment la poste aérienne lui créa personnellement quelques embarras :

*« Une lettre que j'avais adressée à l'un des membres de ma famille par voie aérostatique, en date du 9 Septembre, a été publiée dans les journaux. Dans cette lettre, j'appréciais à mon point de vue, le Maréchal Bazaine ; et faisais pressentir la catastrophe de Metz. Evidemment, si mon correspondant avait su que le moyen de communication dont je m'étais servi était dû à la libéralité du Chef d'Etat Major Général, il eût réfléchi au devoir imposé par la discipline militaire, et se fut abstenu de livrer ma lettre aux journaux. Mais, il crut faire œuvre de bon citoyen, en jetant dans le public comme un cri d'alarme, qui devait, hélas, rester sans écho ».*

Voici cette lettre qui, à vrai dire, était quelque peu imprudente, puisque non chiffrée et que finalement nous ne savons pas si elle est parvenue à destination, après avoir été récupérée par les Prussiens ou les Français. Nous reproduisons également le commentaire qui accompagnait sa publication dans le Courrier de la Gironde du 28 Septembre 1870, article dont nous avons eu communication, grâce à l'amabilité de Madame Avisseau, Conservateur aux Archives Départementales de la Gironde :

#### CHRONIQUE LOCALE – UNE LETTRE DE M.J. Jeannel

*« On sait qu'on a reçu par voie aérienne, des nouvelles de Metz. Un des ballons, lancés dans cette ville, contenait une lettre écrite à son frère, à Montpellier, par un médecin militaire, le Docteur J. Jeannel, l'honorable et savant praticien qui dirigeait naguère le service pharmaceutique de l'Hôpital militaire de Bordeaux. C'est lui qui a imaginé et expédié ces ballons.*

*La lettre de M. Jeannel sera lue avec un vif intérêt. La voici :*

*Metz, le 9 Septembre*

*Mon cher frère,*

*Cernés depuis vingt quatre jours par des forces supérieures, nous commençons à craindre que l'inertie ou l'ineptie de nos généraux ne donne une fâcheuse issue à notre situation. Nous avons successivement gagné trois ou quatre victoires qui se sont toujours résumées dans notre retraite et la perte de nos communications. Paris, débarrassé de son funeste empereur, pourra-t'il nous envoyer, avec une armée, un homme capable de la conduire ?*

*Du reste, notre moral est excellent. Nous sommes ici au moins 150.000 hommes ; mais les approvisionnements deviennent rares, et nous mangeons nos chevaux, que dans huit jours, nous ne pourrions plus nourrir.*

*Notre état sanitaire est excellent, et notre armée possède tous les éléments moraux et matériels de succès, sauf le commandement, qui est mou et absurde.*

*Je me porte bien. J'ai imaginé de fabriquer, avec le papier dont ceci est un spécimen, un grand nombre de petits aérostats qui emportent des correspondances au petit bonheur. Cette invention a le plus grand succès dans l'armée.*

*Lorsque le vent est favorable, j'expédie ainsi chaque jour 150 à 200 lettres du poids moyen de 5 décigrammes.*

*Envoie cette lettre à ma femme, puis à ma soeur et à mes enfants. Le maréchal a, jusqu'à présent, refusé de se servir de ma poste pour ses correspondances. Nous sommes absolument sans nouvelles de Paris ou de Mac-Mahon.*

*Je vous embrasse tous ».*

*J. Jeannel*

Il est à noter que cette lettre adressée à son frère à Montpellier parut dans la presse Girondine sans doute parce que Jeannel, personnalité bordelaise, y était connu et introduit et peut-être aussi parce que « l'indiscrétion » venait de son épouse, femme intelligente et avisée, Jeannel avait demandé que lui fut transmis un message, sans doute imprudent, mais qui confirme, dès le début de Septembre 1870, la valeur du jugement de Jeannel sur les opérations militaires et les hommes qui les décidaient.



L'expérience tentée et réussie par le Pharmacien Militaire Jeannel parut suffisamment probante pour que le Général de Division Coffiniere de Nordeck, Gouverneur de la place, décidât de mettre la poste aérostatique à la portée de tous les civils et militaires bloqués dans Metz. Dans ce but, il était nécessaire de l'organiser sur une grande échelle et par conséquent de construire des ballons plus importants, capables de porter un poids plus considérable de correspondance. Et c'est ainsi, qu'aux « Ballons des Pharmaciens » lancés de l'Hôpital Militaire de Metz, succédèrent, à partir du 16 Septembre, les « Ballons de l'Ecole d'Application de l'Artillerie et du Génie ». *La presse messine fit une large propagande à leur sujet et l'on pouvait lire dans le « Moniteur de la Moselle » du 22 Septembre : « Les abords du quartier général sont assiégés par la foule de personnes qui veulent poster leur correspondance à la poste aérostatique. Par contre, on voyait hier une araignée tisser sa toile en toute sécurité, à l'ouverture de la boîte de la poste aux lettres ».*

Mais plus loin, dans le même numéro, on trouve paradoxalement, cette contradiction : *« Depuis deux jours, il n'y a plus de ballons, faute de poids suffisant de correspondance. Deux aérostats sont prêts en attendant le chargement ».* Mais Oehmke (23) suppose que les lettres ont été retenues quelques jours par l'autorité militaire, par suite d'un désaccord entre Bazaine et Coffiniere de Nordeck. Mais il ne peut s'agir comme il le suggère, de l'incident que nous relatons ci-dessous et qui n'est survenu que le 28 Septembre.

Les ballons du « Génie » construits sous la direction du Colonel Goullier pouvaient transporter chacun, outre des pigeons voyageurs, des milliers de « papillons » alors que les ballons de Jeannel ne pouvaient en transporter que quelques dizaines...! Par ce nouveau moyen, on estime à cent cinquante mille, les lettres qui furent ainsi acheminées vers l'intérieur.

Mais il faut avouer que les ballons du Génie connurent le même sort que ceux de Jeannel. Certains arrivèrent à bon port, d'autres se perdirent avec leur correspondance ; ainsi en arriva-t-il de toutes les lettres que le Général Lapasset (13) adressa à sa famille. D'autres ballons, comme celui du 28 Septembre percés de balles tombèrent, après « steeple-chase » aux mains de cavaliers allemands, ce qui permit au Prince Frédéric Charles, qui ne manquait pas d'humour, de renvoyer à Bazaine, après en avoir souligné en rouge certains passages, des lettres du Général Coffinieres qui critiquait la conduite de son Chef et une lettre clandestine du journaliste Robinson, qui parlait de la situation tragique de la population de Metz. Aussi, Bazaine, qui avait toujours douté de l'utilité de la poste aérienne,

qui ne s'en était jamais servi lui-même, et dont les craintes venaient de se justifier, décida de la supprimer au moment même où le JOURNAL DE METZ du 1<sup>er</sup> Octobre se félicitait de l'organisation et de la régularité de celle-ci. Et du 3 Octobre jusqu'à la capitulation du 27 Octobre, aucun ballon ne quitta la place de Metz, sauf peut être des clandestins, lancés par des particuliers dont un au moins a dû partir entre le 23 et le 26 Octobre.

Ici quelques réflexions s'imposent :

Pourquoi la première poste aérienne réalisée à Metz n'a pas connu la notoriété dont a profité celle de Paris, et comment se fait-il que la primauté de la réalisation des ballons ait pu être, sinon contestée à Jeannel, du moins, attribuée à d'autres acteurs du drame de Metz ?

Le Conservateur du Musée Postal, Monsieur G. Rigol, tente une explication dans la préface du numéro spécial consacré aux « Papillons de Metz » du Bulletin de la Société des Amis du Musée Postal (24).

*« La première poste aérienne n'a pas connu la notoriété dont a profité celle de Paris. Ce demi échec s'explique par l'inqualifiable indifférence dont elle fut l'objet dès l'origine. Elle ne bénéficia pas, dès l'abord, de grandes marques d'intérêt de la part du commandement, de trop faibles moyens furent mis à la disposition des inventeurs et constructeurs, dont cependant, ni l'imagination, ni le zèle ne sauraient être mis en cause. C'est pourquoi, avec le recul du temps, une question doit être posée : Le Maréchal Bazaine tenait-il vraiment à entrer en contact avec le Gouvernement de la Défense nationale et maintenir élevé le moral de ses troupes, lentement sapé par l'isolement et l'inaction ? La suite des événements semblerait entraîner une réponse négative et ce n'est pas l'histoire des « Papillons de Metz » qui modifiera la version générale admise à cet égard ».*

En réalité, si les autorités faisaient preuve d'indifférence, l'idée fut accueillie avec un enthousiasme certain par l'armée et la population, à tel point que certains ont accusé le Commandement Militaire d'avoir autorisé l'expérience uniquement pour créer un dérivatif aux appréhensions de la Cité (Spoll-25) – (D. de Lonlay-15). Les extraits de presse de l'époque en font foi et rendent compte de l'impact qu'avait sur le moral des Messins, la possibilité ou du moins l'espoir, de communiquer avec le reste du pays.

A titre d'exemple, voici quelques articles de presse déjà abondamment cités dans des publications précédentes, mais qu'il est peut être émouvant pour des Messins de rappeler une fois de plus. Dans :

« L'INDÉPENDANT DE LA MOSELLE » du 21 Septembre 1870, en première page, on lit sous la signature d'Aviau de Polliant :

*« Ils sont partis deux déjà : à l'heure où je trace ces lignes, un troisième traverse peut être l'espace, seule et unique route qui soit restée libre pour nous. Les deux premiers ballons se sont envolés vers ces provinces de notre France assez fortunées encore, espérons nous, pour avoir échappé à l'invasion. Puissent les courants élevés qui règlent la marche des nuages être favorables à nos chers messagers ! Plus légers que l'air, ils emportent avec eux, un souvenir, une joie, une douce consolation pour tant de coeurs dévoués et brisés par les angoisses. Précieuses estafettes du bonheur. Ah ! tombez entre des mains amies ! Là-bas, loin de nous qui sommes exilés du reste de la patrie, il y a des mères, des soeurs, des épouses, des fiancées, qui pleurent et qui prient à genoux. Parvenez jusqu'à elles. Vous leur direz que nous vivons et que nous aimons toujours ».*

« Vaillant dans le Vœu national – Echo du Pays Messin » écrit ses « Impressions du Jour »... au jour le jour :

*« Il paraît qu'on a lancé de Metz des ballons porteurs de nouvelles. Où iront tomber ces fragiles messagers ? Les feuilles volantes qu'ils portent dans leurs flancs arrondis, iront-elles dire à nos amis de là-bas que les Messins sont constants dans leur énergique volonté de faire leur devoir et de le faire jusqu'au bout ? Leur raconteront-elles que nous n'avons perdu ni notre foi dans la patrie, ni notre confiance dans ses efforts patriotiques, ni même notre gaîté dans ce qu'elle a de décent, de compatible avec la gravité des événements : Nous sommes la France, toujours la France, rien que la France, autour de cette Prusse avide de nos dépouilles et campée à nos portes et le drapeau français, nous le tenons d'une main ferme et indomptable. Nous avons autour de nous l'élite du pays puisque nous avons l'élite de l'armée. Nous sommes inaccessibles aux défaillances. Voilà ce que les petits ballons iront proclamer partout où la destinée les fera descendre et s'il leur arrive malheur, si c'est au milieu d'un camp prussien qu'ils iront s'épâter... Eh bien ! tant mieux encore, ils lui apporteront le témoignage de notre fermeté et de nos résolutions viriles... » (15 Septembre 1870).*

*...« La discrétion aussi, doit présider aux épanchements qui prennent la route des nuages et la phraséologie en est sévèrement bannie... Espérons qu'elle (la poste aérienne) formera à Metz une pépinière d'écrivains sobres, et qu'il en sortira un Tacite... » (23 Septembre 1870).*

*« Les petits ballons continuent à peupler les espaces aériens, les seuls hélas qui soient libres autour de nous... S'il en est quelques uns qui aient*

*trahi la patrie et qui soient tombés ailleurs que sur une terre au pouvoir des Français, espérons que MM. les prussiens feront parvenir à destination les lettres dont ils sont pourvus. C'est un dépôt confié à la bonne foi publique et si quelque chose doit être du genre neutre en ce monde, c'est la nouvelle que donne de lui, un fils à sa mère, une femme à son mari », et plus loin : « Il est regrettable que cette boîte à lettres des idées ne puisse avoir son facteur attiré sous forme d'aéronaute ». (25 Septembre 1870).*

*« L'homme vraiment s'est arrêté trop tôt dans ses découvertes, oui trop pour notre génération... Il n'a pu trouver le moyen de se diriger dans les airs. Supposez le point d'appui aérien trouvé, et rien de ce que nous redoutons ne serait possible. Si les routes de l'air étaient libres, les convois de vivres pourraient littéralement nous tomber du ciel et les nouvelles, ce pain de l'esprit, nous arriveraient à jour fixe par la poste aérostatique... (23 Octobre 1870).*

Nous savons comment se sont réalisées les anticipations de Vaillant :

Le « facteur aéronaute » s'était déjà élevé du ciel de Paris, la veille du jour où il écrivait ces lignes. Quant à l'appel à l'humanité des ennemis, il ne devait pas rester systématiquement sans réponse et l'exemple venait de haut :

Cohn (5) relate comment la Princesse Radziwill réexpédia de Berlin à la veuve Denot de Rennes un message qui lui avait été adressé « en souvenir » après avoir été capturé le 25 Septembre par les soldats de la 6ème Division d'Artillerie Prussienne. Le papillon arriva à sa destinatrice dans une enveloppe avec la mention : « insuffisamment affranchie ». Mais la poste Française eut tout de même le bon goût de transmettre le message.

Les ballons de Metz eurent également leurs chantres et nous ne résistons pas à l'envie de reproduire le poème qui parut, non dans « L'INDEPENDANT DE LA MOSELLE » du 26 Septembre, comme l'écrivirent Oehmke et Louis Lutz, mais dans le « JOURNAL de METZ » du 28 Septembre 1870. (Mais poète pour poète, signalons que dans l'Indépendant du 26, paraissait un appel aux Français... en prose, mais néanmoins sanguinaire de Victor Hugo).

### **Les ballons perdus -**

Partez, allez à votre but  
 Petits ballons pleins de nouvelles  
 Nul ne pourra guider vos ailes  
 Mais Dieu veille à votre but.

Au travers de vos chemins bleus  
 Mon regard aime à vous poursuivre,  
 Mon coeur que vous faites revivre  
 Vous accompagne de ses vœux.

Interprétant mon désir  
 Va dire à nos frères de France  
 Qu'en attendant la délivrance  
 Nous saurons combattre et souffrir.

Dis à tous qu'en notre Cité  
 Ce qui relève et grandit l'âme  
 C'est de voir ce qu'un coeur de femme  
 Peut contenir de charité.

Metz remplit une mission  
 Qui doit ajouter à sa gloire  
 Et nous attendons la victoire  
 Du réveil de la Nation.

Prosper Suzanne  
 Sapeur - 1er Génie - Fort de Queuleu.

Dick de Lonlay, (15) mais bien plus tard en 1891, dans son ouvrage : « Français et Allemands » se laissera encore aller au lyrisme à propos des ballons de Metz. Après avoir rappelé comme Spoll, (25) qu'on essaya de créer une diversion aux trop légitimes appréhensions de la Cité en autorisant le départ de petits ballons postes, construits par les « Pharmaciens de la garde » et deux anglais, l'un Monsieur Robinson, correspondant du « Manchester Guardian », l'autre Monsieur Ward, Médecin... il poursuit : « *Un officier distingué, le Colonel Fay, ne peut assister à ces départs, sans se rappeler chaque fois, les magnifiques strophes que Schiller met sur les lèvres de Marie Stuart* » : « *Et les nuages qui courent vers le midi, ils vont chercher de la France les lointains rivages. Nuages légers, voiliers des airs, qui pourrait s'élaner avec vous dans l'espace ! Qui pourrait vous suivre dans votre marche rapide ! Saluez amicalement pour moi le pays de ma jeunesse. Je suis prisonnière ; je suis dans les fers hélas. Je n'ai pas d'autres messagers que vous. Rien n'entrave la liberté de votre course, vous n'êtes pas soumis à cette reine* ».

Mais il faut noter que ces articles et poèmes, de même que tous les communiqués officiels concernant la poste aérostatique de Metz, paraissent après le 15 Septembre et donnent des renseignements sur les « ballons du Génie », ou, sont la gloire de ceux-ci. En effet, l'armée ne fut pas officiellement prévenue des essais de Jeannel et la presse Messine, sauf

trois entrefilets dans le « Journal de Metz du 9 et du 13 Septembre, et dans le « Courrier de la Moselle » du même jour, ignorera jusqu'au 14 Octobre le lancement des « ballons des Pharmaciens ». A cette date tout de même, « l'Indépendant de la Moselle » donnait des nouvelles des ballons n° 7 et n° 14 de « Jeannel et Videau », d'après des articles parus dans « l'Indépendant Belge » du 20 Septembre, et la « Gazette de Magdebourg » du 21 Septembre. Pour la première fois aussi, elle citait les noms des constructeurs de ballons partis avant le 15 Septembre.\*

Bien plus, la presse messine attribua à Schultz, à Breguet, à Ward, à Robinson, le mérite exclusif de la création de la poste aérostatique.

*« L'emploi de ballons comme courriers postaux devant figurer plus tard dans l'histoire du Blocus de Metz, elle se crut autorisée à divulguer des noms qui ne doivent pas être laissés dans l'oubli ». (d'Aviau de Polliant « Indépendant de la Moselle » du 21 Septembre).* Mais aucun article ne fut consacré ni à Jeannel, ni à Papillon qui, sans doute moins connus des journalistes que Robinson, lui-même correspondant de presse, n'avaient pas le sens de la publicité de celui-ci.

En vérité, il était impensable que dans une ville investie, personne n'ait songé à communiquer par air avec le territoire non envahi. L'idée vint-elle d'abord de Papillon, c'est vraisemblable, ou de Schultz, ou de tout autre peu importe.

Dès le début des hostilités, avant le Siègè, Eugène Godard, Fondateur d'une Dynastie d'aéronautes qui s'illustra ensuite à Paris, se rendit à Metz où il mit, pour les observations aériennes, son matériel aérostatique à la disposition de Le Boeuf, demande qui resta sans résultat, (Maincent 20). Or, le VOEU NATIONAL dans son édition du 2 Septembre, (parue vraisemblablement le 3 Septembre), exposait l'idée d'un Messin anonyme qui proposait l'emploi d'un ballon destiné à faire sortir de Metz des pigeons voyageurs. Le Journaliste était sceptique : *« Ce n'est pas mal imaginé, mais cela rappelle un peu la fable du charlatan qui promettait de faire parler un âne... dans 10 ans. Quand les ballons seront construits, quand l'aéronaute sera trouvé, quand le dressage des oiseaux sera fait, quand... tous les obstacles seront vaincus, il y a de grandes chances pour que le Blocus étant levé, les nouvelles nous arrivent à flot. A cela près, la proposition est ingénieuse. C'est avant la guerre qu'il fallait organiser ce petit service aérien. Mais on ne s'avise jamais de tout... ».*

---

\* L. Lutz (17) et Cohn (5) font remarquer qu'en citant les journaux, il faut tenir compte du fait que les publications de Metz pendant le Siègè sont anti-datées d'un jour.

Le Messin anonyme était-il L. Sellier qui refit le 21 Septembre la même proposition au journaliste du « COURRIER DE LA MOSELLE » (22 Septembre).

Sans jeu de mot, on peut donc dire que l'idée était largement dans l'air et elle devait même vraisemblablement trouver ultérieurement son application en dehors de Paris, sous forme de ballons, ou même de Montgolfière dans Neuf-Brisach et Belfort assiégés, (Maincent-19). Elle n'était même pas absolument neuve, car en 1793 à Condé et à Valenciennes, des assiégés ont lancé des aérostats, porteurs de correspondance (Ch. Dollfus et P. Maincent-8), (E. Cohn-5) et dans le domaine civil des expériences, y compris avec pigeons voyageurs avaient été tentées dès 1784-1785-1793 par Pierre Blanchard, et renouvelées en 1808-1853-1859, (Cohn-5).

Mais le mérite de Jeannel fut d'assurer avec des moyens de fortune et malgré le scepticisme général, un service régulier et officiel par ballons aérostatiques construits dans un temps record et dont la moitié au moins devait assurer leur mission.

C'est pourquoi, Dollfus et Maincent (8) estiment regrettable qu'à Paris, après deux essais malheureux (21) ont ait définitivement abandonné le service postal par ballons non montés.

Jeannel ne sous-estima pas la portée possible de son « invention » et parla dans son rapport officiel d'une entreprise dont pouvait dépendre le salut de l'armée et l'heureuse issue de la guerre. Plus tard, dans une lettre au Général Vinoy, Grand Chancelier de la Légion d'Honneur (23 Février 1876), il écrivait :

*« J'ai eu le bonheur d'être le premier qui ait envoyé des nouvelles de l'Armée de Metz pendant le Blocus en Septembre 1870 par une série de petits ballons perdus, construits et lancés par moi-même, avec l'autorisation du Général Jarras.*

Ultérieurement encore, dans une correspondance du 10 Février 1878 figurant à son dossier de la Légion d'Honneur, il précise :

*« Pendant le Blocus de Metz, j'ai eu l'initiative des communications avec l'extérieur par ballons perdus.*

*J'ai construit par mes propres mains et j'ai lancé du 2 au 15 Septembre 1870 : 14 petits ballons qui ont emporté 3 500 lettres et dont la moitié est arrivée à destination ».*

Ce n'était donc pas dans l'idée de Jeannel un simple incident de sa carrière.

Comment se fait-il alors que son nom soit resté si longtemps dans l'ombre ?

Plusieurs raisons peuvent être invoquées :

Les expériences de Jeannel sans doute furent plus ou moins couvertes, au moins au début, par le secret militaire et l'Armée ne fut pas officiellement prévenue. De ce fait, les journalistes Messins, nous l'avons vu, ignorèrent à peu près les « ballons des Pharmaciens », pour magnifier uniquement les « ballons du Génie », plus importants, plus officiels, mais plus tardifs et auxquels s'intéressait leur confrère anglais G. Robinson. Ils étaient en vérité peu curieux puisque le *COURRIER DE LA MOSELLE* du 13 Septembre relate qu'une « foule considérable a pendant longtemps pris plaisir à suivre des yeux l'aérostat (ballon n° 11 ?) que le vent semblait pousser vers l'Alsace ».

Le rapport de Jeannel au Ministère de la Guerre était un acte de service et la seule publication que fit Jeannel et qui aurait pu attirer l'attention sur ses travaux, parut dans un Journal Médical, source à laquelle ne pensent peut-être pas s'adresser d'emblée les historiens.

Prit-il connaissance en son temps des mémoires de Robinson et du livre de Faligan inspiré par celles-ci. En tout cas, il semble bien qu'il ne fit rien pour les démentir et rétablir la vérité, alors que dans d'autres circonstances, il sut avec acidité et humour, défendre la paternité de ses oeuvres, mais aussi parfois avec une philosophie désabusée qui lui faisait écrire : « *Si l'invention est de vous, elle n'est pas bonne, si elle est bonne, elle n'est pas de vous* ». (*Journal des Sciences Médicales de Lille.1-1878-1879-p. 314-336*).

Finalement, il faut reconnaître que les philatélistes ont mis plus d'acharnement à reconstituer la vérité que les chroniqueurs et les historiens.

Quant à l'attitude des Autorités Militaires, on ne peut s'étonner de ce que le Génie ait pris la succession de Jeannel. Le commandement de la ville bloquée manquait de renseignement sur le sort de ces ballons, qualifiés par certains de « jouets d'enfants ».

Mais il paraît également plus logique que le Génie se soit finalement occupé de cette question, plutôt que le service de santé qui, dans la ville investie, avait d'autres préoccupations, et des plus graves et des plus urgentes. Mais il nous est difficile d'admettre que Jeannel n'ait pas ressenti comme une mesure de disgrâce, le fait que l'on ait complètement ignoré son expérience pour l'organisation de ce deuxième service postal aérien, au moins dans ses débuts.



Quant au Maréchal Bazaine, outre sa méfiance, vis à vis d'un moyen de communication qui risquait de compromettre ses plans personnels, peut-on lui reprocher de n'avoir pas confié des secrets militaires, à un moyen aussi aléatoire et aussi inhabituel pour l'époque que les ballons perdus ? N'oublions pas que ceux-ci étaient livrés au hasard des vents et à l'inconnu, à l'inverse de la poste par ballons montés de Paris où l'efficacité du système pouvait être contrôlée. Le sort survenu à certains de ces ballons pourrait lui donner raison. A ceci, Jeannel objectera plus tard qu'il suffisait de coder les messages qu'il eut été dangereux de livrer à l'ennemi. Après tout, nous avons bien connu les messages codés lancés sur les ondes par la radio de Londres ou par les talkie-walkies des combattants. Mais comme nous le rappelait ci-dessus le VOEU NATIONAL..., il fallait y penser avant la guerre. Il est donc difficile d'ajouter ceci au contentieux de Bazaine. Cependant, il lui fut reproché, lors de son procès, d'avoir négligé les offres d'aéronautes, en particulier, d'Eugène Godard, (D. de Lonlay-15). Pouvait-on à l'époque improviser à Metz une fabrique de ballons montés, et surtout, trouver en suffisance des aéronautes expérimentés ? Nous nous garderons donc de porter un jugement sur ces points toujours controversés.

Le rôle de Jeannel dans la poste aérostatique de Metz ayant été rappelé, nous reviendrons à ses fonctions plus classiques de Pharmacien de la Garde pendant le Siège et celles-ci méritent également que l'on s'y arrête.

Grellois (11) dans son HISTOIRE MÉDICALE DU BLOCUS déjà citée, insiste, page 97, sur la conférence que fit Jeannel sur les « Désinfectants » dans la salle de manoeuvre de l'Ecole d'Application. Cette conférence fut selon Grellois, « *fort appréciée par un nombreux auditoire de Médecins et de personnes consacrées, par esprit de bienfaisance, aux soins des blessés qui purent puiser près de l'éloquent conférencier, d'utiles et pratiques enseignements* ». (11)

La presse fit cette fois-ci à Jeannel toute la propagande souhaitable. Cette conférence fut annoncée le 23 Septembre dans le VOEU NATIONAL et le même jour, le Maire Félix Maréchal lui consacrait un communiqué dans l'INDEPENDANT DE LA MOSELLE ». Elle parut in-extenso en feuillets, en éditions normales ou spéciales de ce Journal, les 27, 28 Septembre et 1er Octobre. La Conférence devait également être publiée car le JOURNAL DE METZ, du mardi 11 Octobre, annonçait que « *l'intéressante brochure du Pharmacien en Chef de la Garde, se trouve à Metz, chez tous les libraires* ».

La propagande faite avant et après cette Conférence, démontre

l'intérêt que la population et les autorités attachaient à la recherche de moyens de lutte contre les infections qui menaçaient la ville et l'armée ; dans son préambule, l'orateur « *espère au moins varier la monotonie de votre vie captive et vous distraire un moment de vos inquiétudes privées, de vos soucis et de vos angoisses patriotiques* ». Puis Jeannel reprend entre-autres, les idées déjà exprimées après la campagne de Crimée sur la nécessité de la ventilation large et continue des habitations et des hôpitaux, car l'air atmosphérique grâce à l'oxygène est de tous les désinfectants le plus efficace, car ceux-ci ne sauraient remédier aux mauvais effets de l'encombrement. Il rappelle comment en 1855, il trouva l'Hôpital Russe de Kersch, dont toutes les vitres étaient brisées par l'explosion d'une mine et où les amputés et les typhiques étaient en bonne voie de convalescence, jusqu'à ce que le Directeur, Médecin de la Marine, fit remettre des vitres... et « *l'Hôpital de Kersch, hermétiquement clos pendant la nuit, eut alors le sort malheureusement trop connu des Hôpitaux de l'Armée d'Orient* ».

Jeannel énumère les mesures d'hygiène absolument indispensables, selon lui, à appliquer à l'armée de Metz : Dissémination, occupation des côtes et des hauteurs, aération des hôpitaux, déplacement fréquent des tentes, etc... Les énumérer toutes serait fastidieux ; elles nous paraissent actuellement pour la plupart de bon sens.

Entre-autres, signalons pour la petite histoire, que Jeannel conseillait de ne jamais laisser à découvert le lit infect de la Seille, « *dont le passage, (alors) à travers la ville dans les conditions où nous le voyons, est un outrage à l'hygiène publique* ». Le problème n'est pas résolu de nos jours, (voir Républicain Lorrain du 11.09.1975 : Pollution : un plan de Sauvetage pour la Seille). Et il poursuit : « *Prétendre pouvoir remplacer ces mesures par des désinfectants, autant voudrait chercher à mettre à sec, avec nos bidons, le lit de la Moselle, pour assoiffer les Prussiens* ». Mais le rôle des désinfectants, tout secondaire qu'il soit, n'en est pas moins d'une haute importance pour le traitement des plaies, en outre, ils assainissent l'air autour des malades, ils assurent ou complètent le nettoyage des ruisseaux, des conduites, des vases, des locaux infectés par le contact des matières putrides et des déjections ; Jeannel insiste particulièrement sur l'action qu'il estime bénéfique de l'acide phénique.

Après la Campagne, il reproduisit ce travail dans « L'Union Médicale » (4-21-30 Septembre 1871 - Tome XII) sous la rubrique feuilleton, avec le titre : « Souvenir du Blocus de Metz - Conférence faite à l'Ecole d'Application du Génie et de l'Artillerie le 24 Septembre 1870-1871 ».

Nommé Pharmacien en Chef de l'Armée de Metz après la capitulation, Jeannel participe avec Grellois à toutes les tractations pour obtenir du vainqueur, les médicaments nécessaires aux soldats français blessés ou malades, restés dans la place et ce, dans des conditions difficiles, car toujours d'après Grellois : « *Les médicaments les plus indispensables manquaient dans toutes les ambulances et sans la générosité de certaines Sociétés Internationales, ils manqueraient depuis longtemps déjà* ». (Histoire Médicale du Blocus de Metz, page 66)

Il ne quittera Metz en vertu de la convention de Genève que le 3 décembre avec deux caissons de pharmacie complets et des voitures chargées de matériel sanitaire récupéré sur les Prussiens et qu'il ramènera à Lille sur ses ressources personnelles. Ceci lui valut une nouvelle lettre de félicitation du Ministre de la Guerre.

Il finit la campagne comme Pharmacien en Chef de la 2<sup>ème</sup> Armée de la Loire où il organisa le ravitaillement en pharmacie en fonction des chemins de fer. Après la guerre, il publia cette expérience dans un mémoire sur un « MOYEN NOUVEAU D'ASSURER L'APPROVISIONNEMENT PHARMACEUTIQUE DES ARMÉES EN CAMPAGNE », paru dans l'« Union Médicale » (n° 80 - Tome XII du 17 Octobre 1871).

Pendant la Commune, il sera pharmacien en chef de l'Hôpital Saint-Martin de Paris. Pharmacien Inspecteur et Membre du Conseil de Santé des Armées depuis 1872, il passera le 4 Février dans le cadre de réserve.

Sans négliger ses mérites militaires, Jeannel dans toutes ses démarches insiste sur ses services civils exercés parallèlement à ses activités universitaires proprement dites.

En tant qu'hygiéniste, il fut Membre du Conseil d'Hygiène et de Salubrité du Département de la Gironde et Médecin Chef du Dispensaire de Salubrité Publique de Bordeaux, jusqu'à son départ à Paris en 1869.

Il fit partie de plusieurs Sociétés Académiques, ce qui lui donna d'ailleurs l'occasion d'émettre certaines critiques et certains voeux sur le fonctionnement de celles-ci : Société de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux dont il fut Président jusqu'en 1869. Président de la Société des Sciences Physiques & Naturelles de Bordeaux. Membre du Comité de Rédaction du Journal de Médecine de Bordeaux. Membre du Sénat Académique de la Faculté de Médecine de Lille. Fondateur du Journal des Sciences Médicales de Lille. Membre Correspondant de la Société de Médecine Légale de Paris. Président de la Société Niçoise des Sciences

Naturelles. Président Fondateur de la Société des Amis des Arbres.  
Professeur à l'Athénée de Nice.

Nous n'essayerons pas de passer en revue toutes les publications de Jeannel, mais nous pourrions essayer d'en évoquer quelques unes en les regroupant selon la classification qu'il en a donnée dans son exposé de titres tout en nous permettant quelques « sous-chapitres » qui permettront de mieux classer des travaux faits au fil des années.

Les publications concernant la chimie, la pharmacie, l'histoire naturelle, touchent à trop de matières pour qu'une énumération n'en soit pas fastidieuse. Nous signalons cependant qu'un mémoire sur les corps gras fut présenté à l'Académie de Médecine en 1857 et que d'autres travaux sur le même sujet, après avoir fait l'objet de publications dans le « Journal de Médecine » de Bordeaux, furent l'objet d'un mémoire présenté à l'Académie des Sciences, le 27 Décembre 1858. En dehors de ces travaux sur les corps gras, également de leurs applications médicales, (huile de foie de morue, pommade stéarate de mercure, etc...) qui rentrent dans le cadre de la pharmacie, Jeannel publie en 1865 et en 1866 à l'Académie des Sciences sur les solutions salées sursaturées et, dans le Bulletin de l'Association Scientifique de France, sur la cristallisation.

Dans le domaine pharmaceutique proprement dit, il fait dans le Journal de Médecine de Bordeaux de 1866, la critique du nouveau Codex qui abandonne la langue latine au profit du français. Jeannel, fidèle à la tradition aurait préféré le latin car les ordonnances sont à l'époque rédigées en latin qui est la langue d'étude classique et internationale. Cependant, dans le formulaire officinal, magistral et international qu'il publia en 1886 chez J.B. Baillière, il se plie finalement à la règle nouvelle, car pour utiliser le latin, il aurait fallu doubler l'importance du volume. Il se félicite en 1875 que le projet de Codex International de la Société de Pharmacie de Paris, reprenne des idées, développées par lui auparavant. (Union Médicale 1875 - 108-109). Dans d'autres publications, il se plaindra de l'absence du système métrique, dans les poids médicaux et les formules de la pharmacopée des Etats-Unis. Toujours dans ses travaux pharmaceutiques, rangeons ceux sur l'anesthésie étherée, (Bordeaux 1847, Faye Imprimeur) sur l'anesthésie par le protoxyde d'azote, (Bulletin de l'Académie de Médecine 7 Décembre 1869 - Tome 34, page 1133).

Jeannel, de par ses fonctions, fut un hygiéniste, ce qui l'amena à s'intéresser à la désinfection des conduites d'eau « et des ports de la Méditerranée » et il eut la satisfaction de voir en 1853 la ville de Marseille adopter son système ingénieux et simple pour désinfecter le port de la

Joliette. Le moyen de rendre les eaux potables intéresse au plus haut point l'hygiéniste de l'Armée. En Crimée, il « bricole » un filtre au charbon avec des couvertures de laine cousues, qui n'exige aucun matériel spécial et qui a été mise à l'ordre du jour de l'Armée à Gallipoli et utilisé à la manutention des vivres de Kamiersch en 1855.

L'originalité de l'esprit de Jeannel s'exprime en particulier dans ses idées et ses publications sur les plantations d'arbres et le déboisement. Si nous nous y arrêtons, c'est qu'il s'agit d'un sujet qui l'a préoccupé tout au long de sa carrière scientifique, si l'on en croit ses conférences, ses publications et ses activités. En 1872, il reprend dans une conférence au Jardin d'Acclimatation à Paris, les termes d'une publication faite en 1855 dans les annales d'Hygiène Publique & de Médecine Légale. Il reviendra en 1882, sur ce sujet à la Société d'Horticulture du Nord et du Pas-de-Calais : Dans les villes où régnet, (nous sommes au XIX<sup>e</sup> siècle), la scrofule, la débilité, le rachitisme et la vieillesse « *rare et hâtive* », tout est cher, même l'espace. Les pauvres sont relégués dans les arrières-boutiques. Les riches vivent dans des salons surpeuplés, couchant dans des alcôves et leurs bébés ont des rideaux sur leur berceau. Les arbres ne doivent donc pas être une source d'humidité supplémentaire ni intercepter encore plus la lumière, car s'ils tempèrent la chaleur pendant quatre mois, ils nuisent pendant huit mois en interceptant le soleil. On réservera donc les plantations aux larges espaces, aux carrefours et aux avenues suffisamment larges en élaguant les arbres en fonction de la hauteur des immeubles. Sinon, on risque de se retrouver comme aux Trois Glorieuses où « *le bourgeois, pour construire la barricade, abattait les arbres et savait ainsi la patrie, tout en démasquant sa maison* ».

Mais Jeannel, « écologiste » avant l'heure, aime les arbres d'un amour passionné. En 1891, il fait une conférence à la Société d'Agriculture du Var sur le « DÉBOISEMENT CONSIDÉRÉ COMME LA CAUSE DE LA DÉTÉRIORATION DES CLIMATS, DE LA MISÈRE ET DE LA DÉPOPULATION ». Il reprend cette conférence en 1891 au Congrès de Marseille de l'Association Française pour l'avancement des Sciences :

« *Nous avons dépouillé les superstitions païennes, mais nous avons perdu ce qu'elles conservaient : le respect et l'amour des arbres, gardiens de la fécondité des campagnes* ».

La Conférence se termine poétiquement, comme parfois nos séances de l'Académie, par la lecture d'une cantate de Nadaud sur l'arbre. En 1892, à propos d'un rapport sur un mémoire présenté par M. Rochard à l'Académie de Médecine le 7/7/1891, il revient dans une conférence à

Nice sur « L'INFLUENCE DES FORÊTS ET LA PRODUCTION DE LA PLUIE » (Nice - Ventre - 1892), influence qui se fait sentir sur le territoire parfois de quelques kilomètres carrés de superficie. « *Le reboisement des montages modifierait agréablement le climat des départements alpins* ». Sur le modèle de l' « Arbor Day » américain, il contribue à la fondation en 1891 de la Société des Amis des Arbres dont il sera le premier président. Chaque membre de cette Société plantera chaque année un arbre. Cet esprit se retrouve dans les plantations faites en Israël et, récemment, dans la presse, nous avons pu lire la même proposition faite par Martin Gray, qui, « forestier de l'espoir » a lancé la campagne « un enfant, un arbre, une école, une forêt ». Campagne dont nous avons pu voir récemment la réalisation pratique dans une maternité de la Drôme.

Toujours comme hygiéniste, nous avons vu l'exposé de ses idées pour le traitement des cholériques. La vénérologie et la prostitution furent l'objet de nombreuses publications et il fut confronté avec ce problème en tant que Médecin Chef du Dispensaire de Salubrité Publique de Bordeaux et il s'intéressera également à la prophylaxie de la syphilis dans l'armée. (DE LA PROSTITUTION DANS LES GRANDES VILLES AU XIXÈME SIÈCLE ET DE L'EXTINCTION DES MALADIES VÉNÉRIENNES, J.Jeannel - Baillière & Fils - Paris 1874 - 647 pages).

Dans une « lettre à Monsieur le DOCTEUR Diday SUR L'HIPPOPHAGIE PRATIQUE » (1866 - Journal de Médecine de Bordeaux, page 97 à 501) ; il prend la défense humoristique de la viande de cheval, non pas de la rosse, mais du truculent percheron et il s'élève contre la fraude qui fait passer le cheval pour du boeuf : « *Je ne veux pas être déshonoré, fait-il dire au cheval, en servant à falsifier le boeuf que je méprise profondément, quand vous aurez goûté de mes filets, vous comprendrez ma devise, « boeuf ne puis, porc ne daigne, cheval je suis ».*

Les Sièges de Metz et de Paris devaient mettre la viande de cheval sinon à l'honneur, du moins à l'épreuve, mais s'agissait-il à l'époque de truculents percherons ?

Mais une partie de son activité sera réservée à des sujets que nous classons actuellement dans la médecine légale et la médecine du travail. S'attaquant à l'ivrognerie dans l'armée, dans un mémoire à l'Académie de Médecine (Séance du 10 Mai 1871), Jeannel se plaint que l'ivresse ne soit ni réprouvée, ni réprimée, mais encouragée et tolérée avec indulgence par les officiers, depuis les subalternes jusqu'aux généraux, et qu'en campagne, l'enivrement gratis des soldats est assuré par le patriotisme mal dirigé

de la population. Il déplore que si le conscrit devient ivrogne, la faute en vient entièrement, soit au règlement, soit aux officiers qui le font exécuter et propose des sanctions impitoyables aux différents échelons de la hiérarchie pour limiter un fléau à qui Jeannel attribue une partie des malheurs de notre armée en 1870.

Par ailleurs, il publie ses théories sur le suicide et sa répression. (EXAMEN DU DROIT AU SUICIDE - Nice - Gauvin Empereur 1886). A la philosophie des stoïciens, reprise par Montesquieu « qui trouvait à cette coutume une grande commodité pour l'héroïsme, chacun faisant finir la pièce qu'il jouait dans ce monde à l'endroit où il voulait », il oppose le droit-canon où le suicide est l'égal de l'homicide criminel. Il propose d'appliquer aux suicidés la législation de Saxe qui livre aux amphithéâtres anatomiques, les cadavres des suicidés trouvés sur la voie publique. Ceci permettrait selon Jeannel de pallier également à la rareté des sujets anatomiques, mais toujours en esprit pratique, il conseille, comme dans les Instituts anatomiques des Facultés allemandes, d'établir des glaciers permettant de conserver pendant la saison d'hiver, les cadavres envoyés pendant l'été. (Journal des Sciences Médicales de Lille - 1 - 1878-1879, page 314-336).

En « Médecine du travail » ; il insiste sur le « danger du phosphore blanc dans l'industrie » de ceux encourus par « l'étamage des vases culinaires et la poterie d'étain », sur « l'influence des manufactures de laine sur la santé » (Journal de Médecine de Bordeaux 1859-1865 - Académie de Médecine 1869). Curieusement dès 1868, il s'intéresse à la Poste, en demande l'interdiction de la fabrication et de la vente des enveloppes des lettres opaques colorées en vert par l'arsenite de cuivre, (Journal de Médecine de Bordeaux, 1868 - page 574).

Dans ses nombreuses publications, si on retrouve toujours l'esprit inventif avec la préoccupation de l'application pratique immédiate, Jeannel se montre aussi quelquefois un redoutable polémiste dans la lutte qu'il mène pour ses opinions philosophiques et également ce qu'il appelle les intérêts professionnels.

La polémique, il l'avait engagée déjà en 1866 avec le Président de la Société Protectrice des Animaux de Bordeaux ; celui-ci s'était élevé contre le mode de transport cruel et insalubre des veaux. Mais, proteste Jeannel dans le Journal de Médecine de Bordeaux, les nourrissons de l'Assistance sont produits par tous les temps à la mairie, sont mis en nourrice quelques jours après leur naissance, après une enquête longue et un voyage insalubre en pleine période vaccinale. Les nourrices sont mal surveillées ; il y a 35 % de mortalité moyenne chez les nourrissons mis en

nourrice dans l'arrondissement de Nogent, où l'unique industrie des femmes est de venir chercher les nourrissons à Paris pour les allaiter ; alors que sur 20 enfants confiés à un couple, 18 sont morts, il faudrait en réalité instituer une société protectrice de l'enfance qui soit efficace.

Il poursuit : *« Étrange peuple que nous sommes, nous envoyons notre argent aux antipodes pour acheter des petits chinois que leurs parents veulent noyer dans le fleuve jaune. Nous associons notre activité et notre esprit pour revêtir les nègres affranchis des Etats-Unis d'Amérique. Nous pourvoyons à l'entretien des écoles d'Orient. Nous sommes pleins de sollicitude pour les animaux que nous protégeons contre les mauvais traitements, dont nous primons les belles races et nous restons indifférents aux cruautés subies par les enfants de nos propres concitoyens. Ah, croyez-moi, Monsieur le Président, Saint-Vincent-de-Paul nous condamne et Malthus nous applaudit ».*

En 1868, dans le Journal de Médecine de Bordeaux, il analyse un rapport consternant de Willemin sur la mortalité des enfants en nourrice à Strasbourg. Alors que la mortalité « normale » à l'époque est de un enfant sur cinq, elle est de sept sur huit en nourrice, et Jeannel finit son analyse par ces propos :

*« Avec l'infériorité morale, avec l'infériorité numérique, nous léguons à nos fils d'incalculables malheurs. Il n'est pas question plus pressante que celle de la conservation de la race. Dissiper les richesses matérielles, épuiser les ressources accumulées par de longues épargnes, c'est un grand mal. Mais prodiguer la vie, la dissiper avec indifférence, c'est marcher fatalement à la décadence et à l'asservissement ».*

Et en 1874 dans l'Union Médicale commentant avec chaleur un ouvrage de Riant sur l'Hygiène Scolaire, Jeannel ajoute son « grain de sel » :

*« Apprendre aux peuples vivants comment les peuples périssent, c'est le haut enseignement de l'histoire ».*

Si les opinions politiques de Jeannel ne transparaissent pas dans ses publications, ses options philosophiques, elles, sont fermement exprimées à travers certains articles et commentaires et dans son COURS INAUGURAL à l'Ecole de Médecine de Bordeaux en 1861 : *« Je suis une unité distincte..., je suis libre d'agir, de choisir, de comparer ».*

Dans la « Critique de la circulaire de vie par le Professeur Moleschott » de l'Université de Turin, Jeannel s'attaque à la pensée matérialiste de l'auteur et proteste contre la doctrine qui conclut à la négativation du libre arbitre.



*« L'auteur de la Circulation de la Vie a été persécuté en Allemagne, en raison de ses doctrines, j'ai peu de goût pour les gendarmes et les alguazils, considérés comme des figures de rhétorique, mais j'avoue pourtant que mon libéralisme n'irait pas jusqu'à livrer à Monsieur Moleschott, l'éducation de la jeunesse ».*

En 1867, dans « la lettre à Monsieur le Docteur G. ..., sur le Matérialisme enseigné aux frais du public » (Journal de Médecine de Bordeaux 1867, page 286), Jeannel affirme : *« L'idéal que je poursuis sans espérer jamais l'atteindre, c'est que chacun puisse enseigner librement tout ce qu'il sait, tout ce qu'il croit, à condition de respecter l'ordre public. Ce dont je me plains, c'est que les vieilleries cent fois condamnées et qui concluent logiquement à l'abolition du droit et à la suprématie de la force, soient renouvelées à mes frais et aux vôtres, aux frais du public et au nom du Gouvernement et qu'il soit obligatoire pour nos enfants, de se réunir dans un amphithéâtre où elles sont imposées aux professeurs, acceptées et proclamées par eux ».*

C'est pourquoi, las des « scandales, des violences, du fétichisme abrutissant et de la centralisation énervante » il propose, (et continuera de le faire, nous verrons comment ci-dessous) de répartir les crédits sur les villes principales, libres de réorganiser leurs anciennes Facultés, et conclut : *« Je ne prétends pas au monopole de l'amour sincère et désintéressé du vrai. Un patronage armé déshonorerait la vérité elle-même. Arrière les arguments sauvages apportés par les alguazils, les prétoriens ».*

Sa critique de la philosophie matérialiste s'applique jusqu'à Miahle, pharmacien de l'Empereur, dans l'analyse d'un ouvrage publié par celui-ci. *« Nous nions formellement que l'organisation soit en puissance dans la matière parce qu'il ne paraît pas qu'une machine à vapeur soit en puissance dans une tonne de minerai de fer ou qu'un carambolage soit en puissance dans les billes d'un billard. Nous reconnaissons dans un être animé, une force particulière ou une activité continue. C'est cette force et cette cause de mouvement qui disparaît au moment de la mort, abandonnant sous forme de cadavre, la quantité de matières qu'elle avait animée et combinée dans la durée de son action ».* Après une critique élogieuse de la partie scientifique du livre de Miahle, Jeannel « le vitaliste » conclue : *« Pourquoi faut-il qu'une philosophie décourageante et stérile s'empare de ces belles découvertes de la science ? ».*

C'est un vitaliste également, qui dans une conférence à Bordeaux en 1869 sur « La vie » (Conférence à la Faculté des Sciences de Bordeaux - Baillière Paris 1869), répond à une conférence de Paul Bert faite

vraisemblablement dans la même ville sur « la machine humaine » : « *Je vais essayer de défendre selon mes faibles moyens ce que les physiologistes appellent déjà les vieux préjugés. C'est donc un réactionnaire que vous voyez devant vous. Mais ce réactionnaire se félicite de la liberté, glorieux héritage du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui lui permet de ne plus terminer son discours, par une chrétienne incitation à pendre ou à brûler quelques-uns d'entre-vous* ». Et il conclut : « *Le problème de la connection du corps et de l'âme est aussi insoluble sous la forme moderne qu'il ne l'était avant l'ère des recherches scientifiques* ».

En 1886, dans le « Bulletin de la Société des Sciences Naturelles Historiques et Géographiques », il affirmera : « la vie est un acte intelligent et s'attaquant à Paul Bert lui-même » ; « *la philosophie positiviste a reçu ses récompenses, et les plus solennels encouragements. Ses professeurs ont obtenu des chaires en Sorbonne, au Collège de France, à l'Institut et les grades les plus élevés dans la Légion d'Honneur, et même le Ministère de l'Instruction Publique et la Vice-Royauté du Tonkin* ».

Cette remarque acide, semble montrer que Jeannel a fait sur ce point, les frais de ses opinions qui peut être lui ont fait refuser sa nomination au Grade de Commandeur de la Légion d'Honneur. Par contre, elles lui ont sans doute servi lorsqu'il fut question de créer à Lille, un enseignement catholique supérieur. Mais outre ses travaux scientifiques et vraisemblablement ses opinions religieuses et philosophiques, il avait d'autres titres pour postuler celui de Professeur à la Faculté Catholique de Médecine et de Pharmacie de Lille. En effet, orienté par ses opinions libérales, Jeannel s'intéressait depuis longtemps à la promotion des Facultés de province et souhaitait pour diverses raisons, les voir se développer d'une façon autonome.

Dès 1866, dans le Journal de Médecine de Bordeaux, il faisait des recherches historiques sur l'ancienne Université et l'ancienne Faculté de Médecine de Bordeaux et la même année, il proposait la création de Facultés provinciales qui confèreraient le doctorat avec le droit d'exercice dans toute l'étendue du territoire, ce qui n'était pas le cas à l'époque, puisqu'il n'y avait en France que trois facultés de médecine : Paris, Montpellier, et Strasbourg. Afin vraisemblablement d'apaiser les Parisiens, dont il prévoyait les réactions, il proposait que la Faculté de Médecine de Paris confèrerait le grade supérieur de Docteur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris avec des avantages particuliers matériels et honorifiques. C'est à partir de 1868, que ses idées se précisent, à la suite d'incidents universitaires survenus à Paris. Jeannel, fort de l'exemple allemand et anglais, déplore la centralisation universitaire française.

Alors que les Ecoles de Médecine de province ne peuvent former que des « officiers de santé », Jeannel rappelle que dans d'autres disciplines, Metz s'est acquis une renommée avec son Ecole d'Application et qu'il n'est donc nul besoin de centraliser l'enseignement dans les grands centres où règnent trop facilement la licence des moeurs et des désordres peu favorables à l'enseignement. Il n'est pas douteux qu'on puisse instruire d'excellents Médecins, ailleurs qu'à Paris. Il faut imiter et étendre aussi ce qui a été fait à l'Ecole de Santé Militaire de Strasbourg, où un enseignement complet est donné avec un perfectionnement au Val-de-Grâce et il faut un enseignement médical qui soit plus facilement à la portée des gens peu aisés.

Mais immédiatement après cette prise de position, trois députés de l'Hérault se font introduire chez Napoléon III pour une démarche conservatrice et obtiennent de celui-ci que sous son règne, il ne sera jamais rien fait qui puisse diminuer l'importance d'un établissement que l'Empereur regarde comme une « gloire de la France ». Il est sous-entendu que cette gloire de la France, étant la Faculté de Médecine de Montpellier, il n'y a aucun espoir pour l'Ecole de Bordeaux, d'accéder au rang de Faculté de Médecine.

Jeannel constate alors *« avec un profond regret que l'on voit l'importante question du mouvement scientifique rétréci à la dimension de rivalité d'entreprises commerciales... Nous ne saurions comprendre, qu'en France, dans un pays de grande initiative où la culture et l'esprit rencontrent encore de si pénibles restrictions, des hommes vivant dans le monde des idées, exerçant l'apostolat de l'enseignement, se déclarent lésés par l'établissement de nouvelles chaires et s'opposent à ce que le souffle de la vie actuelle anime de plus en plus une grande idée »*. (Journal de Médecine de Bordeaux 1868 - Page 596). Là-dessus, un Jacobin parisien l'interpelle : *« vous êtes tous les mêmes, des Girondins..., votre système aboutit à ceci : petites facultés, petits professeurs, petites études, petits élèves, petits docteurs, petites ressources, petites rivalités et l'anarchie chez les grenouilles »*. Piqué au vif, Jeannel s'insurge : *« Moi, je réponds : grandes Facultés et grande vanité, rares météores pour l'exhibition et foule de médiocrités prétentieuses ; grands scandales... nous produisons l'anarchie en fermentation et la police sur le pied de guerre permanent »*.

Ce qu'il y a de piquant c'est que l'affaire devait rebondir avec le projet de transfert de la Faculté de Médecine de Strasbourg à Nancy, après la guerre de 1870. Cette fois-ci, la menace est à nouveau précise, et le croirait-on, pour... Montpellier. Buisson, le Doyen de cette Faculté,

Membre de l'Assemblée Nationale, développe un rapport qui conclut à l'inutilité de ce transfert. Nancy, a en effet, selon son rapport, une position géographique désavantageuse à son recrutement. Lyon dont il a été question un moment, est soumis à l'agitation politique (toujours elle...) et la ville est tout de même trop près de Montpellier ! « *Ne créons pas une nouvelle Faculté à Nancy par le transfert de Strasbourg et reportons sur Paris et Montpellier, les ressources rendues libres par la douloureuse suppression de Strasbourg* ».

Jeannel, dans l'Union Médicale du 12/9/1871, sous le titre : «Strasbourg et Nancy », décortique le plaidoyer pro domo des Montpelliérains :

*« Malgré le caractère général de la proposition, il s'agit moins d'une Faculté de lettres et des sciences que de celle de médecine... Au lieu de songer à restreindre le nombre de Facultés, donnons de l'air libre à tout le monde et que chaque ville puisse distribuer, selon son activité et son génie, le haut enseignement universitaire et que le rôle de l'Etat se borne à surveiller la collection des grades et en déterminer rigoureusement les conditions par des programmes confiés à des commissions d'examineurs. Alors, nous n'aurons plus à mesurer en kilomètres, la position géographique favorable ou défavorable, ni à nous inquiéter des distractions dangereuses pour la jeunesse médicale que pourrait offrir la prépondérance de la population ouvrière désignée aux agitations politiques de la ville de Lyon ou d'ailleurs ».*

Entre-temps, dès 1871, il insiste sur l'importance de la physique, de la chimie et des sciences naturelles dans l'étude de la médecine, qui sont ni des sciences accessoires, ni même préliminaires, mais fondamentales.

Les idées pédagogiques de Jeannel devaient donc trouver un champ d'expérience dans la création des Facultés Catholiques de Lille ; cette création s'inscrivait dans ses préoccupations : décentralisation, autonomie des facultés.

En effet, en 1873 furent créées les Facultés Catholiques de Lille où Jeannel allait occuper la chaire de thérapeutique et de matières médicales à la Faculté libre de Médecine et de Pharmacie, à côté de son vieux camarade, le vétéran des ballons, le Docteur Papillon, Professeur de clinique, lui-même, ancien répétiteur de pathologie et de clinique à l'Ecole Impériale du Service de Santé de Strasbourg. C'est l'occasion pour Jeannel de s'épanouir dans un cadre qu'il a depuis longtemps souhaité, à savoir Faculté libre et autonome de province.

Il est chargé, par le Recteur, de visiter les Facultés allemandes, dont

il a toujours approuvé la décentralisation et se rend en mission à Bonn, Berlin, Leipzig, Munich, Heidelberg. Il en étudie avec objectivité les avantages et les inconvénients : liberté de choix du professeur qui améliore le recrutement, mais par contre, gratuité fallacieuse des cours qui sont faits uniquement pour attirer les étudiants à des leçons et des exercices particuliers, qui eux, sont payants ; absence de fonctions d'autorité, d'où désordre, en particulier, duels au sabre qui ont balafé plus d'un dixième des étudiants de ces Facultés. Tout n'est pas à imiter dans les Facultés de Médecine Allemandes, mais sur beaucoup de points, elles peuvent suggérer l'amélioration de nos institutions médicales et de nos procédés d'enseignement. Jeannel retient en particulier :

1) le temps plein des professeurs (qui ne s'est instauré en France que 80 ans plus tard),

2) les attributions du Médecin des épidémies qui, à l'exemple de ce qui se passe en Allemagne, devraient s'étendre à la surveillance et à l'inspection de tous les services relatifs à la Santé : Hôpitaux, bureaux de bienfaisance, dispensaire, école, salle d'asile, prisons, et qui chez nous, pourraient devenir des Médecins d'arrondissements et de départements (ce qui est arrivé avec la création de l'Inspection de la Santé et de la Direction de l'Action Sanitaire et Sociale) ;

3) le développement de l'anatomie pathologique et de la médecine légale.

Chemin faisant, il relève dans les hôpitaux les dispositifs permettant de rouler les lits et de les amener pour l'enseignement dans les amphithéâtres et au point de vue hygiène hospitalière, il constate que l'acide phénique dont il a prôné lui-même l'usage à plusieurs reprises, est largement utilisé dans les hôpitaux allemands. Mais cependant, ajoute t'il, aucun des instituts librement choisis par les étudiants n'a de supériorité sur nos Ecoles, telles que Polytechnique, Centrale, Mines, où les plans d'études et les programmes des examens sont exactement précisés.

Parallèlement, Papillon après avoir visité les Facultés anglaises, élabora également un projet de réforme de l'enseignement clinique.

Mais tout ce travail devait être compromis par le projet de loi supprimant la liberté d'enseignement supérieur et alors, Jeannel reprend la polémique contre Paul Bert qui utilise la « *pression* » de l'autorité publique pour propager ses idées, ses croyances et celles des amis du positivisme, afin d'extraire les autres idées et les autres croyances ». Jeannel « à regret, s'ennôle contre lui avec les partisans résolus de la médecine expérimentale et tous ceux des admirateurs de Paul Bert, qui comprennent la liberté, l'égalité, la fraternité autrement que les despotes aujourd'hui legiférants, demain sanguinaires qu'apporte le flot changeant

*du suffrage universel pour les reprendre hélas toujours trop tard entre des ruines et des tombes* ». (Lille - Imprimerie Eldanel 1879).

Jeannel est particulièrement fier d'une étape de sa carrière qu'il considère comme primordiale, c'est d'avoir été en 1857 et en 1858 le promoteur de « L'ASSOCIATION GÉNÉRALE DES MÉDECINS DE FRANCE ». Il insiste sur ce point dans sa lettre de candidature au grade de Commandeur de la Légion d'Honneur, où il précise que seul son titre officiel de Pharmacien Militaire l'a empêché d'occuper un rôle plus en vue dans cette Association, dont il revendique l'honneur d'en avoir été le promoteur.

Monsieur Jean-Louis Brunot, adjoint de Direction de l'ASSOCIATION GÉNÉRALE DES MÉDECINS DE FRANCE, après avoir fait des recherches dans les archives de cette Association, nous a précisé que l'initiative de Jeannel en 1858 avait en effet été décisive, car c'est à son invitation « *avec quelle chaleur et quel talent* » précisait le premier Président que se réunirent les Confrères de Bordeaux qui réussirent, après bien des vicissitudes à se faire d'abord entendre, puis enfin, comprendre des Parisiens.

L'ASSOCIATION GÉNÉRALE DES MÉDECINS DE FRANCE prospère toujours, elle s'occupe de la solidarité médicale dans l'esprit qu'avait développé Jeannel, « *les Pharmaciens ont droit à une pension dès qu'un revenu du capital permet de payer la prévoyance, alors que pour les Médecins, est exigée une justification d'indigence qui conserve à la pension viagère, le caractère de l'assistance et du recours* », et à l'époque, il faisait des vœux pour que l'ASSOCIATION DES MÉDECINS, puisse se calquer sur celle des Pharmaciens.

A noter qu'en l'absence du CONSEIL de l'ORDRE DES MÉDECINS, cependant à cette époque, réclamé à cor et à cri par le corps médical, l'ASSOCIATION GÉNÉRALE essayait de lutter contre l'exercice illégal de la médecine alors relativement répandu. Ceci allait tout à fait dans le sens des idées de Jeannel qui, dans de nombreuses publications s'insurgeait contre les remèdes secrets, les hérésies médicales, la « souveraineté de l'incompétence », le choix des Médecins hospitaliers par des Conseils d'Administration en dehors des concours (affaire du Mans), l'ignorance, la crédulité, etc... etc... et le fait que les Médecins ne soient pas consultés pour l'organisation de leur profession.

Actuellement, l'ASSOCIATION GÉNÉRALE se limite à son rôle de solidarité. Une grande partie de ses objectifs primitifs a été reprise par le Conseil de l'Ordre et les Syndicats, mais cette Institution est bien

vivante, groupant plus de 35.000 Médecins. Elle est présidée actuellement par le Professeur Jean Lereboullet, petit-fils lui-même du 6ème Président Léon Lereboullet, lequel pendant la campagne de l'Armée du Rhin, couchait selon la tradition familiale, dans une tente voisine de celle de Jeannel.

Sur la fin de sa vie, tout en se consacrant à la défense des arbres, Jeannel publie en 1894 une Edition des FABLES DE LA FONTAINE COMMENTÉE ET CLASSÉE AU POINT DE VUE LITTÉRAIRE, PÉDAGOGIQUE ET MORAL - Paris, Imprimerie Schiller ; une deuxième édition devait paraître en 1896 (Paris, Paul Sevin, Libraire Editeur). Il est difficile de critiquer la méthode avec laquelle notre personnage aborde le grand fabuliste et s'il fut téméraire en se donnant le droit de présenter les fables dans un nouvel ordre. C'est surtout en moraliste et en pédagogue qu'il lit et classe les fables. Le moraliste trouve La Fontaine trop peu constant dans ses jugements. Il l'approuve quand il se moque de la Cour et désapprouve, ce qui lui apparaît comme flatterie auprès du Roi... Le pédagogue propose dans une première série de fables destinées aux exercices de mémoire pour les classes supérieures : Les cinq séries suivantes doivent aider les instituteurs primaires à faire leur choix pour faire travailler les enfants.

Il est temps de conclure et ce faisant, nous nous apercevons que notre biographie loin d'être une oeuvre originale, aurait pu être un rapport de candidature à l'Académie d'un nouveau Membre Correspondant. Il est vrai que les titres de Jeannel et les souvenirs qui le rattachaient à Metz auraient été largement suffisants à lui assurer vos suffrages. Hélas, même sous la coupole « l'immortalité » ne se confère pas à titre posthume. Dans le cadre de notre compagnie, son esprit critique et réformateur aurait certainement trouvé à s'exercer. Dès 1868, il avait publié un projet de modification du statut des Sociétés Académiques auxquelles il suggérait de s'occuper de fondations de laboratoires de physique et de chimie, et de ne pas se contenter de dissertations académiques. Laissons-lui la suite de l'exposé : « *En somme, dès qu'un Membre déploie un rouleau de papier pour lire un mémoire, on suppose avec inquiétude le nombre des feuillets, on écoute peu, on cause à voix basse, souvent on échappe par la fuite à l'ennui d'une exposition monotone* ». Il est donc temps pour nous de replier également notre rouleau, si nous ne voulons pas offenser les mânes de Jeannel.

Nous avons essayé de faire revivre, un instant devant vous un homme à l'esprit original, fécond, doué de talents divers, certainement plus pour la défense de ses idées que de ses propres intérêts.

Nous l'avons fait parce que nous estimons le moment venu de réparer l'injustice historique faite en faveur de Robinson, aux dépens de Jeannel, injustice à laquelle l'Académie à travers ses Membres, a peut être contribué ou, à tout le moins, n'a pas su empêcher.

Cependant Grellois, notre dernier Président avant 1870 avait, dès 1871, insisté sur la dette de reconnaissance dûe par les Messins à Jeannel (11), et Balland (1) en 1892 et en 1913 confirmait que grâce à lui avait été écrit « *une page qui restera dans l'histoire des Sièges de la vaillante Cité* ».

Resterons-nous impassibles alors que les rappels à l'ordre nous viennent maintenant même des Etats-Unis (Cohn - 4-5).

Bien sûr, la plaque du Sablon devrait être rectifiée. Mais pourquoi, sans esprit de clocher, ni de corps, ne pas rappeler d'une façon plus évidente par une plaque commémorative, le rôle de Metz et du Service de Santé dans la création de la poste aérostatique. Celle-ci serait à fixer à un endroit à définir : à la poste, cela paraîtrait logique ; à l'Hôpital Militaire, cela serait plus juste étant donnée la qualité des inventeurs ; et pourquoi pas, en pendant de l'inscription figurant déjà sur le portail de l'Ancienne Ecole d'Application du Service de Santé du Fort Moselle et qui évoque l'illustre destination primitive de ce bâtiment. Cette plaque rappellerait que de la cour de cet Etablissement, sous l'impulsion de Médecins et Pharmaciens Militaires, se sont envolés les premiers ballons postaux, prototypes de la poste aérienne. Elle serait placée au pilier du porche qu'empruntait comme élève, Pilâtre de Rozier, lorsqu'il fréquentait l'Hôpital Militaire avant de devenir Membre de notre Académie. Sa maison natale est à proximité et jusqu'en 1940, son monument, qui n'a pas été relevé, se trouvait à deux pas sur la place de France.

Ainsi, serait rappelé, avec les origines Messines de l'Aérostation, le rôle paradoxal, mais indéniable, du Service de Santé dans sa création et ses applications pratiques.



## BIBLIOGRAPHIE

---

- 1 - Balland A.  
Les anciens Pharmaciens Inspecteurs de l'armée - 1892 - 32-34  
et les Pharmaciens Militaires Français.  
Paris - Fournier 1913 - 70-73.
- 2 - Bolzinger.  
Le Médecin Principal - E. Grellois  
Mémoires de l'Académie Nationale de Metz.  
Tome XIV - 1972 - 57-58.
- 3 - Caurat J.  
Incidence sur la poste de la guerre de 1870.  
Le Figaro - 26 Août 1970.
- 4 - Cohn E.M.  
France Airmal - Pharmacists' Balloon Mail during  
1870 Siege of the Fortress of Metz - Postal History Journal  
n° 35 - Sept. 1973.
- 5 - Cohn E.M. - Harmer C.H.C. - Metz Papillions - George T.  
Robinson's Airmal of 1870.  
Yearbook of the American Philatelic Congress 1973.
- 6 - Dollfus Ch.  
Les Ballons du Siège de la poste aérienne.  
Icare - n° 56 - 1971.
- 7 - Dollfus Ch. Maincent P. (avec la collaboration de Cohn E).  
La merveilleuse Histoire des 68 Ballons du Siège de Paris.  
Icare n° 56 - 67-155.
- 8 - Dollfus Ch. - Maincent P.  
L'organisation de la Poste Aérienne pendant le Siège.  
Icare 56 - 1971 - 157-161.
- 9 - Dreyfuss M.G.  
La poste pendant la guerre et l'occupation. 1870 - 1872.  
Mémoires de l'Académie Nationale de Metz. Tome XII -  
1966-1967.

- 10 - Feret E.  
Jeannel Julien François. Statistique Générale du Département de la Gironde.  
Biographie sur les notabilités Girondines. 328-329.
- 11 - Grellois E.  
Histoire Médicale du Blocus de Metz. Paris JB. Baillière 1872.  
Metz M. Alcan 1872.
- 12 - Jeannel J. - Titres Services et Travaux Scientifiques.  
Paris Imprimerie D.E. Martinet. Rue Migeon 2 - 1870.
- 13 - Lapasset  
Algérie - Metz 1865-1875. Armand Collin Paris 1899 -  
124 - 125.
- 14 - Lasserre J.  
1870 Guerre oubliée - Icare - 56 - 1971 - 37.
- 15 - de Lonlay D.  
Français et Allemands. Histoire anecdotique de la guerre  
1870 - 1871.  
Paris Garnier 1891 - Tome VI, - Pges 72-78 - 96-99 - 201-202.
- 16 - Lutz L.  
La Poste aux lettres à Metz depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.  
Mes amis Mosellans. Marius Mutelet - Ed. 1953.
- 17 - Lutz L.  
Les papillons de Metz. La poste à Metz du début de la guerre de  
1870 à la Capitulation.  
Bulletin Spécial n° 22 de la Société des Amis du Musée postal.  
2<sup>e</sup> trim. 1968.
- 18 - Lutz L.  
La poste pendant le Siège. Introduction du Catalogue de  
l'exposition philatélique et historique. 26 - 27 Sept. 1870.
- 19 - Maincent P.  
Les Ballons de Metz. Icare n° 56 - 1971 - 59-61.
- 20 - Maincent P.  
La première Compagnie d'aéroliers de Nadar.  
Icare n° 56 - 1971 - 62-66.
- 21 - Maincent P.  
Les Ballons Perdus. Icare - 56 - 1971 - 73.

- 22 - Margueritte P. et V.  
Le Désastre - 1897 - Edition Plon 1940 - 306.
- 23 - Oehmke Ch.  
La Poste à Metz pendant le Siège de 1870.  
Le pays Lorrain - 38 - 1957 - 135-142.
- 24 - Rigol G.  
Les Papillons de Metz - Préface.  
Bulletin Société des Amis du Musée Postal n° 22 - Spécial -  
2ème Trimestre 1968.
- 25 - Spoll E.A.  
Metz 1870 - Notes et Souvenirs.  
Lemerre Ed. Paris 1873 - 193.
- HISTORIQUE : Manuscrit du 23<sup>e</sup> de ligne - Service Historique des Armées.

#### JOURNAUX :

Indépendant de la Moselle 1870.

Voeu National - Echo du Pays Messin 1870.

Journal de Metz 1870.

Courrier de la Moselle 1870.

Courrier de la Gironde 1870 (28 Septembre).

Journal de Médecine de Bordeaux.

Union Médicale.

Recueil de Médecine et de Pharmacie Militaire.

Annales d'Hygiène et de Médecine Légale.

Républicain Lorrain : « C'est en 1870 à Metz que naquit la Poste Aérienne » 21 Mars 1971.

Bulletin de l'« Association Générale des Médecins de France »  
1972 - 1974 - 1975.